

N° 23
Bulletin

Amicale des anciens et Anciennes élèves du Collège, Des
E. P. S, du lycée de

Barbezieux



2007

SOMMAIRE

1 -	Mot de la Présidente	Pages 2 – 3
2 -	Rencontre annuelle du 20 mai 2006	Pages 4 - 5
	Impressions après la représentation (Elisabeth Beaussier)	Page 6
3 -	Grand retour au collège d'antan vers un professeur inoubliable (Jean Moreau)	Pages 7 à 10
4 -	Evocation (Jean-Michel Bordes)	Pages 11 – 12
5 -	VINET, un « fantôme sans os » (Pierre Nivet)	Page 13
6 –	Le lycée chemine (Maylis Laferrère)	Pages 14 - 15
7 -	Communale, EPS, collège, lycée (Claudette Mallet)	Pages 16 à 30
8 -	ISRAEL (Jean-Michel Bordes)	Page 31
	Séjour en ISRAEL (Michelle Richet)	Pages 32 à 40
9 -	INFOS.....infos.....	
	• Voyage en Italie	Page 41
10 -	Courrier des lecteurs (M. Cabillon-J. Pinaud)	Page 42
11 -	Dans les coulisses d'un autre monde (Michelle Patureau)	Page 43
12 –	Ils nous ont quittés	
	• Michel Vergeraud	Page 44
	• Yves Nau	Page 44
	• Marguerite Bordier	Page 45
13	Comité de l'amicale	Page 46
14 –	Les adhérents et sympathisants de l'amicale	Page 47 à 54

Mot de la Présidente

Je suis vraiment contente de vous présenter ce bulletin, qui depuis vingt trois ans, à la saison des primevères, refait son apparition ; C'est un bon exemple de longévité et de ténacité ! Aussi, je ne saurais assez remercier tous ceux qui par leurs articles contribuent à sa confection.

Mais cela ne me rajeunit pas !...et « c'est vraiment pas rigolo » de constater que mon contrat d'embauche de Présidente date de 1986 !...je suis encore loin de mes quarante années de cotisations réglementaires, mais la retraite approche ! et avant de la prendre, j'aimerais voir notre association amorcer un léger changement de cap.

Son parcours, jusqu'à maintenant est jalonné d'étapes fortes et présente des aspects très positifs :

- Elle a organisé de grandes et superbes manifestations comme en 1984 (centenaire du lycée), en 1994 (10^{ème} anniversaire), en 1996 (promotion L.Desmeuzes), en 2000 (promotions D.Reynaud, M.Hays, M.Lamazero), en 2002 (promotions Sébastien Bui-Quôc, Christelle Meuraillon .Prudhomme, avec l'inauguration de la statue d'Elie Vinet) où près de deux cents anciens élèves se sont retrouvés dans une ambiance chaleureuse.
- Elle a édité chaque année un bulletin de plus en plus fourni.
- Elle compte un bon nombre d'adhérents très fidèles, qui payent régulièrement leurs cotisations et envoient souvent des mots amicaux d'encouragement.
- Elle est bien intégrée au sein du lycée actuel, où à chaque premier Conseil d'Administration elle est invitée à parler de ses activités. Elle a d'excellentes relations avec madame la Proviseur et un début de dialogue s'est ébauché cette année avec les élèves (cf article de M.Nivet). Elle a apporté une participation financière à deux voyages scolaires (En Angleterre et en Auvergne).
- Elle n'a pas de problèmes majeurs en ce qui concerne ses finances (gérées de main de maître par son trésorier André). Cela durera tant que les cotisations seront stables, ainsi que les adhérents !
- Elle est satisfaite de voir que les membres du comité n'ont pas déserté et qu'ils sont fidèles aux réunions.

Mais !!! - Entre les manifestations réussies, des rencontres ont connu des hauts et des bas et parfois carrément des ratés.

Depuis 2004, on sent une démotivation des adhérents, une dégringolade de la fréquentation des rencontres annuelles et du coup une baisse des cotisations difficiles à encaisser. Et l'on recrute peu.

Alors, comment faire connaître notre association ? Quelles activités proposer ?

Eternelles questions et pistes de réflexions qui doivent s'appuyer maintenant sur une évidence : Les temps changent, les moyens de communication évoluent.

Lors de la renaissance de notre amicale, en 1982, on a écrit des centaines de lettres pour retrouver les anciens élèves. Les recherches à partir de vieux fichiers n'ont pas été aisées, cela a pris du temps et donné beaucoup de travail ; les frais de poste ont été conséquents mais le résultat fut probant.

On doit se remettre à la tâche et contacter de nouveau les anciens élèves. Pour cela, il faudrait compléter notre outil de travail (lettres manuscrites), par cet incontournable moyen de communication qu'est Internet. Une adhésion a déjà été faite grâce au site du lycée où nous sommes aimablement accueillis depuis un an. La première, via Internet ! c'est un début timide mais prometteur ! Le potentiel des élèves sortis du lycée est immense et seule cette nouvelle forme de communication nous permettra de l'aborder.

Nous allons donc réfléchir à la création de notre propre site Internet et aux moyens de le gérer. vaste chantier ! le plus difficile sera de trouver la personne responsable de la vie du site ! mais lançons nous et espérons que nous vous raconterons la genèse de ce projet dans le bulletin 2008 et sur notre site.

Cette année, nous n'aurons pas l'habituelle rencontre du printemps .Mais nous participerons à la journée du patrimoine, au côté de Madame Laferrère qui pour cette occasion ouvrira son lycée et organisera une exposition sur le thème d'Elie Vinet.

Nous invitons les amicalistes à venir participer à cette manifestation, le 15 Septembre prochain.

A bientôt !

M-C Bui-Quôc

P.S : Adresse du site internet du lycée :

[http : //hebergement.ac-poitiers.fr/l-barbezieux](http://hebergement.ac-poitiers.fr/l-barbezieux)



Rencontre annuelle du samedi 20 mai 2006

A la salle des fêtes de Condéon, pour la première fois, un spectacle était inscrit dans le programme des sorties de l'amicale.



D'abord, nous les « anciens » nous sommes retrouvés à 15 heures, au lycée Elie Vinet pour une visite guidée très aimablement menée par Madame le Proviseur Maylis Laferrère. Nous étions impatients de revoir les classes d'autrefois, mais surprise, surprise ! Nous étions perdus dans un autre environnement.

Pris par le temps, il a fallu mettre un terme à nos souvenirs, et partir pour Condéon.

Là, à 16h 30, pendant une heure dix, nous avons assisté à un spectacle que Christiane Johnson (fille du pasteur Ducros de Barbezieux) a créé et interprété à Paris en Mars 2006. Ce monologue a été mis en scène par Jeanine Témin, à partir des lettres personnelles échangées avec l'une de ses amies juive réfugiée en zone libre entre 1942 et 1944.



Dans l'assemblée, une émotion, progressivement gagna les spectateurs, captivés par le récit.

Christiane Johnson et Jeanine Témin, nous vous adressons « des milliers de mercis » et nous espérons vous revoir parmi nous.

Après le spectacle, les amicalistes ont pu découvrir le moulin du grand Fief avec M. Boutin, président de l'association qui finit sa réhabilitation et l'église Saint Marien avec le général Menanteau. Merci à eux deux d'avoir fait profiter les anciens élèves de leurs connaissances.

Vers 19 heures, nous nous sommes retrouvés à Barbezieux, au restaurant « le château », pour l'apéritif et un repas servi dans une salle rien que pour nous ! Heureusement, car il y a des instants que l'on ne partage pas avec des inconnus ☺ ! Nous étions environ 40, hommes et femmes sans distinction d'âges, de professions, ni de promotions, l'ambiance était « magique ».

On ne « causait pas », on bavardait, les rires fusaient de partout aux souvenirs des blagues faites aux professeurs.



J'ai alors compris les mots « camaraderie », « amitié », empreints d'une certaine noblesse, et qui permettent, quelque soit l'époque, de « tenir bon », à travers les aléas de la vie, comme avait dit Fernande à Christiane.

Michelle Patureau

Ont participé à cette rencontre :

Monique BERGERON, Anne Laure BLACHET, J.Michel BORDES et Mme, Pierre BREDON, M.Claude BUI-QUOC et Mr, Monique CARDINAUD, Edith CHAILLE, Jacqueline COUDERC, Gérard COUILLAUD et Mme, Yvan DELAGE, Lucie DUMON, M.Lise ELLIOTT, Daniel FAUCONNIER, Annie GEZE, Guy GIRARD et Mme, Wilhem GIRARD et Mme, Suzette JARDRY et Mr, Christiane JOHSON, Geneviève LEGER et MR, Guy MAGUIS et Mme, Alban et Hélène MAILLET, Maurice MATHIEU et Mme, Simone MERTZ, André MEURAILLON et Mme, Guy MONJOU, Jeanne MORILLON, Pierre NIVET, Michelle PATUREAU, Marie-Thérèse PELLUCHON, Mme POUPELAIN, Daniel SAUVAITRE, Gérard PRIOU et Mme, Josette ROUSSILLON, Danielle SELIG, Jeanine TENIN, Madeleine THOMAS, Marie-Claire TURPIN, Francis VERNINE.

Chauffage Central - Sanitaire - Zinguerie
Électricité

J.D. BOUCHERIE

76, rue Victor-Hugo
16300 BARBEZIEUX
Tél. 05 45 78 01 59
05 45 78 15 63

PEUGEOT

Mécanic 2000

Agent Peugeot

Alain COUGNON

Directeur général

ZA route de Chalais
16300 Barbezieux
Tél. : 05 45 78 29 76
Fax : 05 45 78 83 55

Impressions après les premières représentations de « 1000 millions de baisers », au théâtre « Côté Cour » à Paris

Il y a tout d'abord sur scène la figuration d'une métamorphose : nous assistons en une heure dix, grâce à ce montage de lettres écrites de 1942 à 1944, au passage de l'enfance à l'adolescence de celle qui écrit. Sur fond de guerre, une initiation à la vie. Sous nos yeux, la petite fille du début se transforme peu à peu en une jeune fille très mûre. Le côté gai et enfantin des lettres cède doucement la place à des moments de doute, d'effroi, et de prise de conscience des côtés plus sombres de la vie et de cette période de l'histoire.

L'absente-la grande absente à laquelle sont adressés tous ces textes, Fernande - devient peu à peu, présente, tellement présente... grâce à l'amitié passionnée, quasi passionnelle, qui s'exprime dans ces lettres. C'est une passion qui apparaît sous nos yeux, et l'absence présence sensible, que l'on nous fait toucher du doigt, provoque l'émotion. La force de cette passion pour l'absente crée son personnage en creux pour nous sur scène et le paradoxe est qu'elle devient même, cette Fernande tant attendue et qui ne vient jamais, celle dont l'existence emplit toute la scène et imprègne tous les moments de la dernière partie. Très touchant aussi fut le moment où la narratrice, ou plutôt celle qui écrit les lettres, l'écrivaine, renonce elle-même au plaisir et au désir de voir son amie tant attendue, elle lui conseille vivement de ne pas venir, car elle craint à ce moment-là pour sa vie.

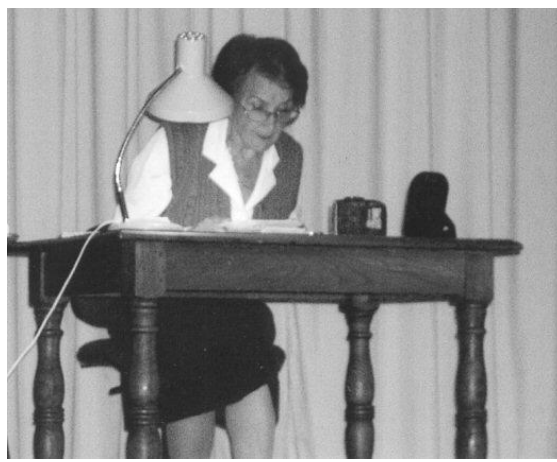
Le mélange d'enfance, de poésie, de légèreté et de gravité, de rires et de chagrins, exprimé par les lettres, c'est le rôle de l'actrice et c'est aussi sa personnalité et son être. Jeanine Témin, la metteuse en scène, a su voir, prendre, choisir et nous montrer le meilleur de la comédienne qui joue son propre personnage ; le choix des lettres se fit à deux avec la comédienne. En superposition, nous voyons Christiane Johnson, la femme d'aujourd'hui, et l'enfant d'il y a 60 ans devenant peu à peu une jeune fille. L'effet de « surimpression » est extrêmement habile, et le léger trouble qu'il nous procure fait à la fois le charme et la force de ce spectacle. Il n'y a rien de mièvre. On y parle de l'enfance, d'une vision très enfantine du monde - on fait dans cette pièce beaucoup de comptes et de comptes-rendus de classes, d'élèves, de professeurs, de notes, et pourtant l'écueil de la mièvrerie est toujours, et de très loin, évité. Nous sommes loin d'un monde de potaches et toujours dans l'univers extrêmement sensible et poétique d'une petite fille acharnée à être une bonne élève, toujours inspirée et un peu visionnaire.

Le charme du spectacle est qu'il est et qu'il reste jusqu'au bout une petite musique - je dis une petite musique à cause de la nostalgie discrète mais omniprésente, et figurée entre autres par la petite phrase jouée au piano par un enfant, qui, telle un refrain, revient plusieurs fois au cours de la représentation. C'est une petite musique car c'est celle de la fragilité du temps et des événements, celle du cœur et de l'enfance, de la magie des rêves, rêves souvent évoqués par Christiane dans ses lettres. Moments de beauté et de poésie pure. C'est une petite musique car c'est aussi celle de nos espoirs, de nos amours perdus, de notre vie imaginaire, et de certaines tristesses du monde et de la réalité.

C'est une petite musique qui m'a ravie - le mot n'est pas trop fort - et qui j'espère vous ravira par sa justesse et sa douceur autant que je l'ai été. Alors je vous dis à bientôt pour être avec vous dans la salle, avec Christiane Johnson et Jeanine Témin pour « 1000 millions de baisers »

Elisabeth Beaussier

Paris le 14 Mars 2006



GRAND RETOUR AU COLLEGE D'ANTAN

vers un professeur inoubliable

Sacré nom ! était le juron préféré de notre professeur d'allemand, monsieur Rousse, dont il n'usait cependant qu'avec modération.

C'était d'ailleurs, il faut le reconnaître, un juron édulcoré rappelant la vieille France, mais la France de l'Est, car M.Rousse était originaire de la Haute-Saône, département où le parler français est resté pur, mais affecté par un accent bien particulier .

Ainsi M.Rousse prononçait Zagre nom, à la manière des Allemands qui remplacent le S par Z, en raclant un peu la gorge, si bien que cette exclamation n'avait plus rien de sacré, elle était devenue Zagrenon, une expression particulière à la Haute-Saône, comme le pensaient les petits élèves en classe d'allemand, n'ayant pas fait le rapprochement entre Sacré nom (de Dieu) et Zagrenon, en toute innocence.

Mon amie Marguerite m'a raconté le fait suivant : Grandement chapitrée par son frère aîné, René expert en la matière, elle aurait dû choisir l'allemand comme première langue étrangère, mais lorsqu'elle vit le maître enseignant avec son air sévère

et peu engageant, elle alla se réfugier en classe d'anglais auprès de ce professeur aimable et souriant, apparemment heureux, qu'on appelait M.Mathieu.

Mais rendons justice à M.Rousse : vous aviez été gazé pendant la guerre de 1914-1918 et votre santé en avait été altérée pour tout le reste de votre vie.

Et nous , garnements de peu de vertu, quand on ne vous voyait pas arriver à l'heure prévue, les minutes passant, on comprenait que cette fois encore un petit mot allait parvenir à notre Principal pour le prévenir que le professeur d'allemand, un peu souffrant, ne pourrait venir assurer son enseignement, d'où un grand soulagement

pour nous, qui allions échapper à l'interrogation redoutée (surtout par moi, qui ai toujours été un peu dur de la feuille) sur la leçon de la veille,

et d'ailleurs nous n'avions pas la pareille, lorsque débutait le cours, pour retarder le questionnement en faisant parler notre maître longuement sur les thèmes qui lui tenaient à cœur.

Ce n'était pas dans le domaine de la pluie et du beau temps, mais sur des questions de comportement, sur ce qu'il fallait faire ou ne pas faire pour bien progresser.

Et pour calmer sa conscience sur ce petit temps gaspillé, il se justifiait en nous assurant que ce n'était pas du temps perdu,

Zagrenon !

Selon lui il était préférable, par exemple, pour les latinistes des

classes A'
 de choisir l'allemand comme première langue étrangère
 au lieu de l'anglais
 (et René, le frère de Marguerite, avait bien retenu la leçon en son
 temps)
 car ils y retrouveraient des déclinaisons analogues à celles du latin
 avec quatre cas connus (nominatif, accusatif, génitif, datif.)
 et seraient ainsi moins déroutés
 qu'avec la grammaire anglaise un peu trop débridée,
 et puis la prononciation de la langue allemande était plus logique et
 plus facile,
 la construction des phrases plus structurée :
 il valait donc mieux opter pour l'allemand.
 Mais ce choix, qu'il préconisait,
 n'était pas dû à une préférence pour les Allemands eux-mêmes,
 car il manifestait quelque animosité à leur égard,
 leur reprochant des manières un peu rudes,
 des idées un peu trop matérialistes,
 un manque de finesse et d'esprit gaulois (et pour cause).
 En somme il trouvait les Français plus raffinés, plus désintéressés
 et plus spirituels, (se rangeant ainsi à l'opinion de tous les Français,
 qui ont toujours adopté un ton supérieur à l'égard des étrangers).
 Dans le vocabulaire de leur langue, un mot en particulier
 provoquait sa critique et son ressentiment,
 le verbe « profiteren »
 qui semblait pourtant d'une origine bien française,
 mais qu'il mettait au compte de la mentalité allemande,
 notamment l'expression : « profiter des autres »
 signifiait pour lui : « abuser d'autrui »
 ce qu'il ne pouvait supporter
 car elle indiquait un manque de scrupule évident.

Il avait aussi une idée bien arrêtée sur la mémoire
 et sur la place qu'il fallait lui attribuer
 dans l'intelligence et dans l'enseignement.
 Car jadis et jusqu'à nos jours (de cet ancien temps)
 elle avait eu une place prépondérante mais usurpée.
 Il pensait qu'elle constituait un frein à la réflexion.
 On se reposait sur elle pour ne pas avoir à fournir l'effort
 de la compréhension.(intelligence, du latin
 « intelligere » : comprendre.)
 Et puisqu'il s'agit de la mémoire, de l'enseignement,
 revenons à nos moutonsses, comme dirait le Président.te Chirac,
 retrouvons ce personnage irremplaçable
 sans lequel il n'y aurait ni collègue ni professeur,
 l'ELEVE.

M.Rousse harcelait l'un d'entre nous
 auquel il reprochait d'apprendre tout par cœur,
 du premier mot jusqu'au dernier.
 (Cet élève, André Bonnet, fut par la suite l'un des trois « héros »
 de ce fameux tour de Bretagne,
 dont je vous ai raconté les péripéties dans un précédent bulletin).
 Dédé Bonnet possédait en effet une mémoire excellente,
 dont il abusait, d'après M.Rousse, au détriment de la réflexion.
 Il lui prédisait des études ratées, un avenir raté, etc...
 Et Dédé Bonnet a eu souvent à en « baver »
 et comme vous le supposez sans doute, il ne portait pas son
 professeur en son cœur !
 Quelques années plus tard, j'ai revu André :

« Comment vas-tu..yau de pipe ?- et toi l'à matelas ? »

Non, on n'a pas dit ça.

Mais c'est pour vous montrer qu'on avait de l'esprit en ce temps là,
et qu'on possédait nos classiques :

« Prends un siège, Cinna, et assois-toi par terre,
et si tu veux parler, commence par te taire.. ; »

J'ai donc repris contact avec André Bonnet et lui ai demandé
ce qu'il avait fait après le collège.

Rien de moins que H.E.C, ai-je appris,
cette grande école des Hautes Etudes Commerciales,
qui fait partie des écoles supérieures les plus cotées.
Sacré nom ! ai-je pensé, M.Rousse ne s'était pas trompé !

Alors si vous rencontrez André Bonnet,
un conseil, ne lui parlez pas de monsieur Rousse ,
il pourrait avoir un coup de sang.

Mais d'où lui venait ce surnom de « Junot », choisi par nos aînés
et que nous avons bêtement repris à notre compte ?

il y avait pourtant un surnom qui s'imposait,
Zagrenon !

Pauvre monsieur Rousse, maigre et le teint gris,
vous paraissiez atteint par une maladie incurable
comme celle des poètes romantiques, des poètes maudits,
qui « crachaient » leurs poumons en « accouchant »
dans le drame et la douleur.

Mais vous, vous n'aviez rien d'un romantique,
et l'on comprenait que votre mal n'était pas du « chiqué »,
(mot puisé dans notre vocabulaire « branché »).

D'ailleurs il se dégageait de votre personne un léger parfum,
imputable sans doute plus aux médicaments d'un pharmacien,
qu'aux produits coûteux d'un parfumeur à la mode ;

Monsieur Rousse, il nous semblait...que vous aviez...toujours été ...**vieux**.

Votre vie aussi devait être bien triste,
car vous n'aviez jamais eu d'enfants
avec votre femme venue peut-être d'une autre planète.
Toujours souriante, aimable, mais souvent « ailleurs » ;
toujours seule, elle ne sortait que pour aller aux provisions.

Ils habitaient une maison
au bout du boulevard, près de l'épicerie Fournet
(maintenant remplacée par une supérette)
et leur salle de séjour vitrée, au premier étage,
ressemblait à un « guet-ali »(où l'on guette autrui)
comme celui des créoles dans leurs îles lointaines,
qui ont toujours une pièce sur le devant de leur maison,
d'où l'on peut voir et épier les gens qui passent,
du plus loin qu'ils apparaissent.

Mais ce n'était pas le souci de M.et M.me Rousse,
des gens très discrets, très solitaires et peu intéressés
par tout ce qui pouvait arriver autour d'eux.

Je suis allé dans leur maison une ou deux fois,
et ils m'ont reçu avec tant de simplicité et de gentillesse
que j'ai compris alors,

mais que j'avais soupçonné depuis longtemps,
c'est que derrière une sorte de cuirasse se dissimulait
cet homme simple et généreux,

uniquement motivé par une très grande conscience professionnelle
et la réussite de ses élèves.

J'avais enfin réalisé ce que je devais à mon professeur d'allemand,
qui essayait, jour après jour, de faire évoluer l'intelligence de ses élèves
vers des sommets inespérés.

(disons, dans les limites du raisonnable, car il ne pouvait accomplir de miracles)
et je regrette maintenant de n'avoir su, de n'avoir pu lui dire
que mes sentiments pour lui avaient peu à peu évolué,
durant les six ou sept ans qu'ensemble nous avons passés :
de la crainte ils avaient presque atteint une sorte d'affection,
après avoir été empreint de respect, d'estime et parfois,
mais il ne faut pas le dire,
de pitié à cause de sa santé.

« **Good night**, Monsieur Rousse, oh pardon!
Güte Nacht, Herr Professor, **schlafen Sie güt!**
depuis longtemps la maladie qui vous rongait a disparu,
depuis longtemps vous ne souffrez plus.
paix à votre âme ! »
Lorsque j'évoque tous ces souvenirs,
je redeviens petit garçon,
comme le dit George Brassens dans l'une de ses chansons
dédiée à ses Parents.
Mais n'étiez-vous pas pour nous comme un second père,
sévère, mais juste et clairvoyant
(du moins le plus souvent)
et finalement indulgent
(mais peut-être pas cent pour cent)

P.S : René Morillon aurait été heureux de voir hommage rendu à ce professeur méconnu qu'il estimait « grandement »

Jean MOREAU, printemps 2004



PHOTO 1936-1937

Rang du dessus : Jacques DURIEU - Jacques BORAUD - André BONNET - Jean PAUQUET
FABRE ? - Yves NAUD - Jean MOREAU - FRAPPIER - Rodolphe TOKOTO

1^{er} rang au dessous : ARNAUD - Micheline CHAILLOUX - Henriette DELETOILE

Monsieur MARCANT (professeur) Jeanne NIOLET -Huguette BLOIS - Marcel BRETHENOUX
Assis : Marcel BOUILLAT - Jean BERRIT

EVOCATION

Dans de très petites villes, il y a peu, jusqu'aux années soixante dix, j'évoque là des souvenirs de jeunesse alors que j'avais trente ans, nos artistes de variété venaient volontiers et, dans de modestes fêtes locales, Mireille Mathieu, Michel Sardou, Patrick Sébastien et bien d'autres encore charmaient les foules accourues, l'été, au théâtre, aux arènes ou sur les places du village. Maintenant, ils se contentent de faire quelques apparitions dans des émissions de télévision ou participent à de vastes spectacles qui rassemblent des milliers voire des dizaines de milliers de spectateurs. Ils ne viennent plus dans nos simples localités.

A Angoulême, lorsque j'étais enfant, au théâtre municipal, cet adorable théâtre à l'italienne, véritable petit bijou aujourd'hui disparu, en réalité très inconfortable pour les spectateurs et sans doute dépassé au regard des exigences de la technologie moderne puisqu'il fallut le reconstruire, étaient montés des spectacles de comédie ou de tragédie, des opérettes, des opéras. Notre petite capitale recevait, sur sa scène virevoltante, de grandes troupes parisiennes ou des artistes locaux, régulièrement des spectacles et des artistes de music-hall ou de variétés. Nos soirées ou nos dimanches après-midi étaient enchantés et dans la fosse jouaient de véritables orchestres.

Et puis tout cela s'en est allé. Le théâtre est toujours là, mais les spectacles sont moins prestigieux, les acteurs se font plus rares, ils sont en plus petits nombres ; nos enchantements se sont évanouis. La ville semble plus morose.

Mais à ce moment-là, après la guerre, que faisait-on à Barbezieux ?

Il y a quelques semaines à peine, j'assistais à un concert que donnait, au théâtre, un jeune pianiste aveugle, aux talents éclectiques, qui savait, de la plus belle manière, jouer des oeuvres classiques ou plus contemporaines et, tout en s'accompagnant lui-même, chantait des chansons de différents pays : Espagne, Cuba, Irlande et... Pays Basque.

Mon esprit se mit à vagabonder. Bien que repeinte et dotée de fauteuils plus confortables que naguère, la salle du théâtre de Barbezieux n'a pas changé. Les volumes sont équilibrés, le balcon où se donnaient rendez-vous les plus bruyants d'entre nous – il faut bien, hélas, que jeunesse se passe!- a été conservé, et le rideau de scène est bien toujours rouge. Un joli théâtre qu'il fut heureux de conserver en l'état, avec sa salle des pas perdus et son entrée toujours un peu exigüe. J'étais donc là, dans cette salle où dans les années cinquante eurent lieu des spectacles tout comme on en trouvait à Paris ou ... au théâtre d'Angoulême.

Rappelons-nous ! Nos jeunes têtes de lycéens supportaient encore le répertoire classique et ce sont des troupes aussi prestigieuses que celle du Théâtre Hébertot, du Grenier de Toulouse, de la compagnie Deninx qui vinrent distraire nos journées un peu mornes parfois de jeunes élèves encore disponibles sans doute, car la télévision n'était pas entrée dans nos maisons. Et nous allions, en rangs serrés, du lycée – je crois qu'on disait plutôt alors du collège !- vers la salle du château, concentrés comme on peut l'être à cet âge mais conscients d'accomplir un acte fort et dans la tradition ancienne des humanités que nos professeurs s'efforçaient de nous inculquer. Cela dura longtemps ma foi, le maître étant notre professeur Boris Bordes, notre père à Marie-Claude Bui-Quoc et à moi-même, qui aidé de notre mère, prenait les contacts avec ces troupes, les accueillait et veillait à ce que tout se passe bien dans ce théâtre vénérable où des comédiens amateurs et locaux jouaient déjà la comédie quelques années auparavant. Sur une photo que me montrait un collectionneur de notre ville on voit une joyeuse troupe, élégamment habillée, qui joue sans doute une pièce de Feydeau ou une pièce de boulevard. Parmi les « artistes » on reconnaît le futur maire de la ville, Jean Pauquet.

Au théâtre, aussi, avaient lieu en ce temps, les bals du lycée. Imaginez sur la scène un véritable orchestre composé de cinq ou six musiciens, dans la salle des jeunes gens et jeunes filles « habillés » et dans l'arrière-salle une armada de serveurs, de laveurs de vaisselle – je fus l'un de ceux-là – et de préposés à tout faire qui oeuvraient pour que tout se passe bien. L'atmosphère avait quelque chose de solennel mais aussi de bon enfant et de non guindé. Les nuits, qui nous paraissaient fort longues, pensez-vous on allait bien au-delà de minuit, se

terminaient dans la bonne humeur. Nous ne connaissons pas alors les fins de nuit agitées qui sont souvent l'usage commun de nos jours.



Notre bonne ville en ce temps des années cinquante conservait un peu des fastes de la sous-préfecture qu'elle avait été et du *Bonheur de Barbezieux*. Les foires étaient fortes de marchands en grand nombre et d'acheteurs déambulant, égrenant leurs bons mots avec cet accent dont il reste encore quelques bribes éparses. Sur la place du château les fêtes de Pâques, heureusement conservées, distrayaient les enfants - je fus un usager immodéré des autos tamponneuses ! - dans un froid glacial parfois, tandis que les cirques - les plus grands ! - montaient leur chapiteau dans un fort déploiement de machines et de gens.





Voilà donc comment un pianiste chanteur a, un soir d'avril, fait ressurgir en moi des souvenirs disparus. Vous me direz passéiste. Peut-être ! Comme nombre d'entre nous, comme nos parents et nos grands-parents, j'ai vécu les formidables mutations de notre temps et s'il n'est pas bon de nourrir des nostalgies intempestives, car tout ne fut pas merveilleux et à l'école ou au collège nous connaissions des moments d'un ennui excessif, il est heureux de se rappeler ces temps où, dans les plus modestes cités, régnait une atmosphère joyeuse.

J.M Bordes - 5 avril 2006

PRÊT-À-PORTER
HOMMES
FEMMES
JUNIORS

MAINGUENAUD

GARDE



26, RUE VICTOR HUGO
16300 BARBEZIEUX

VINET, un « fantôme sans os », non ? mais Vinet redoré par un génie du Renouveau !

Le Bureau de l'Amicale nous avait informés de l'intention des élèves de Première, de réaliser dans le cadre des TPE (travaux personnels encadrés) une enquête autour de Barbezieux sur la connaissance et le souvenir d'Élie Vinet, éponyme de notre Lycée depuis 1943

Cette enquête, ce sondage était en réalité pour le faire connaître d'un plus grand nombre et ce par des moyens modernes. Notre Présidente avait accepté et saisi l'occasion de mieux faire connaître ce barbezilien célèbre. Pour présenter Vinet le sort est tombé sur le plus vieux et j'ai donc été convié à parler de lui comme beaucoup de personnes autour de Barbezieux. Quelques lycéens m'ont fait le plaisir de venir m'interroger chez moi, avec un matériel très sophistiqué (caméra et magnétophone) ; ils cherchaient à savoir pourquoi je " connaissais " Vinet et m'étais intéressé à lui !

Parce que Vinet est, surtout dans ce XVI^{ème} siècle, un érudit et un modeste ! Ce n'est pas courant de trouver ces deux qualités réunies ! Il est bien sûr un homme du passé mais il a apporté, pour l'époque, dans la recherche de cette connaissance des moyens modernes et exemplaires. Une approche un peu plus poussée vous le confirmera très vite. Aussi il a eu de nombreux élèves reconnaissants et heureux d'avoir été avec lui au Collège de Guyenne. Moi qui suis un " potache " d'autrefois, j'ai connu et apprécié aussi l'enseignement de tels maîtres et vous aussi avez et aurez probablement le même sentiment.

Chères élèves de Première , vous n'êtes pas des " vieilles accroupies " mais des Hélène, de belles Hélène et vous brillerez longtemps encore grâce à ce travail moderne avec des moyens de notre temps ! . Nous vous remercions d'avoir contribué à "épousseter" Vinet et de l'avoir tiré de son état de "fantaume myrtheux" pour longtemps encore et d'avoir ainsi redoré son image.

Je vous souhaite d'avoir, à l'occasion de ce travail, intéressé votre Jury d'examen et passionné aussi les Charentais sur un des premiers barbeziliens illustres (ils étaient des Saintongeais au XVI^{ème} siècle).

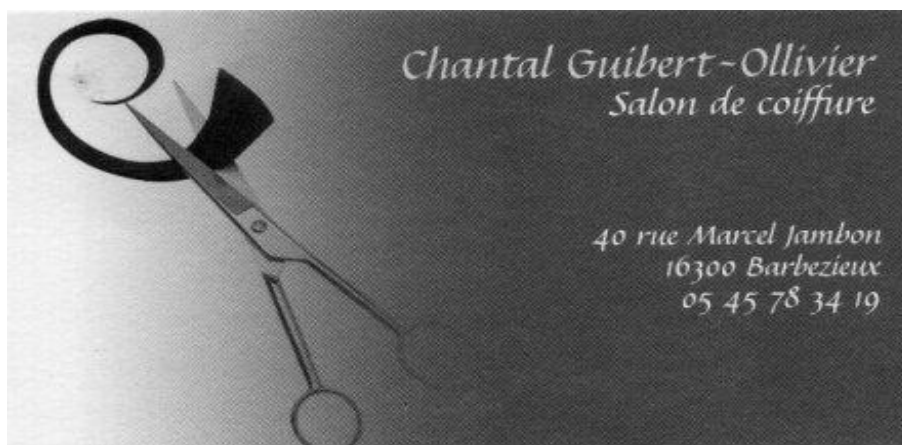
Veillez noter que cet enregistrement sera visible prochainement sur le site internet du Lycée et les connaissances acquises seront ainsi conservées.

Vous savez qu'à la mort de Vinet ses élèves lui ont dédié un « tombeau littéraire » où étaient inscrits sur l'épithaphe des compliments élogieux ; beaucoup de commentateurs ont hésité sur le sens à donner au dernier vers en français " *Vinet, en mourant, a confondu les bavards !*" Pourquoi ne pas essayer d'apporter une solution à cette énigme ? Votre réponse sera donnée dans le prochain bulletin de l'Amicale.

Les Amicalistes du Lycée verront là que le Bulletin a l'avantage de rapprocher les générations !

Longue vie à notre Amicale !

Pierre Nivet, un potache d'autrefois.





Le Lycée chemine

Maître Vinet,

Un an s'est écoulé depuis mon dernier courrier, une petite année qui n'est pas grand-chose au regard de votre éternité mais qui représente beaucoup pour nous, qui sommes encore soumis aux contraintes du temps...

Pourtant, voyez-vous, parfois le temps s'arrête, ou revient en arrière, dans une jolie pirouette qui fait se rencontrer les âges... Ainsi, nos élèves de première littéraire se sont plu à vous retrouver, l'espace d'un TPE (« travail personnel encadré », dans notre jargon, auquel vous devez absolument vous initier, si vous voulez nous accompagner dans notre histoire...). Pourquoi un lycée du XXIème siècle porte-t-il votre nom ? Qu'est l'humanisme d'aujourd'hui ? Ils ont répondu avec l'aide de vos admirateurs, et notamment celle de M. Nivet, votre anagramme, avec lequel les échanges furent à la fois riches et chargés d'émotion... Ce n'est que le début... Nous pensons déjà à vos 500 ans, que nous fêterons ensemble en 2009...

En attendant, le lycée chemine... Mme Costère, notre O.P. lingère, est installée dans ses nouveaux locaux, lumineux et agréables, qui remplacent avantageusement les pièces quelque peu sinistres et lépreuses de l'ancienne lingerie. Au mois de juin vont commencer les travaux de restructuration de la cuisine ; les plans sont prêts, nous n'attendons plus que les entreprises mais... Barbezieux ne s'est pas fait en un jour ! Nous avons également en projet un nouveau foyer et une salle de musique pour les élèves, qui devraient être réalisés très(?) prochainement, ainsi qu'un espace d'exposition... C'est alors que nous suivrons au mieux vos préceptes, vous qui, à l'instar de Pline, reconnaissiez à l'expression artistique toute sa part dans l'éducation des enfants.

Nous accueillons 493 élèves qui se trouvent toujours dans de très bonnes conditions pour travailler ; les résultats au baccalauréat session 2006 furent excellents, dépassant les 90% de candidats reçus, avec un grand nombre de mentions. Evidemment, l'enseignement évolue et, pour ma part, je ne peux m'empêcher de regretter le recul des langues dites anciennes, et surtout la contribution qu'elles apportaient à la formation d'un véritable esprit critique, celui qui devrait habiter tout amoureux de la démocratie. Un jour, peut-être, les verrons nous réapparaître, enseignées sous une autre forme et dans un autre esprit... Je le souhaite avec vous, maître Vinet, qui leur devez tant et qui leur avez consacré votre vie.


Sous votre regard bienveillant, il se passe tant de choses ! Nos élèves partent dans les Pyrénées ou en Auvergne pour étudier des phénomènes géologiques, vont perfectionner leur espagnol ou leur anglais à Bilbao et à Londres, reçoivent de jeunes Allemands avant de partir eux-mêmes en Bavière, découvrent l'art contemporain au château d'Oiron... Ils se transforment en musiciens ou en poètes qui parcourent en commandos les couloirs du lycée,

saluent d'un air de guitare notre poète Daniel Reynaud et reviennent à chaque printemps enchanter le venteux mois de mars... Les voici sur les planches du théâtre, les voilà dans la cour, près d'un « arbre à paroles » qu'ils ont confectionné avec leurs professeurs.

Maître Vinet, c'est ainsi que j'aime le lycée, même si les temps ne sont pas faciles, même si les interrogations sur les missions de l'école n'ont jamais été aussi nombreuses, même si les moyens ne suivent pas toujours (mais c'était déjà le cas, si je ne me trompe, à votre époque !).

Il reste toutefois de véritables préoccupations : les effectifs en baisse, l'avenir de notre BTS assistant de gestion PME-PMI, la préservation d'un véritable choix offert à nos élèves en terme d'options. Mais nous avons pour nous la conviction profonde que l'exigence n'empêche pas la compréhension, qu'elle est au contraire une marque de respect et finit par conduire au bonheur. C'était bien là, maître Vinet, votre idée de l'éducation ? Alors nous nous retrouvons encore... Restez avec nous !

Maylis Laferrère, proviseur




ARTISAN
BOUCHER

COMPAGNONS DU GOUT
SÉRIOSITÉ • QUALITÉ • SERVICE • FRANCHISE

Boucherie/Charcuterie
Traiteur
David NARGEOT

47, rue Victor Hugo
16300 BARBEZIEUX

tél/fax : 05 45 78 01 75



FLEUR DE PEAU

Maroquinerie
Articles de voyage
parapluies
gants - ceintures

Pierrette
Boureaux

12, rue Saint Mathias
16300 BARBEZIEUX

Tél. 05 45 78 83 23

« COMMUNALE, EPS, COLLEGE, LYCEE... »

Dans les années 50-60 il y avait à Barbezieux deux établissements distincts l'EPS (Ecole Primaire Supérieure) située rue Trarieux, devenue plus tard « collège moderne de jeunes filles », réservée aux filles et « le Collège de garçons » qui de nos jours s'appellerait « collège lycée » puisqu'on y allait de la sixième à bac + 1 (philo, maths, physique chimie, sciences) pour passer les deux baccalauréats. Quelques très rares filles fréquentaient néanmoins le collège de garçons, celles qui avaient opté pour la série « classique », latin et grec dispensé seulement dans l'actuel Lycée Elie Vinet.

Pour moi, j'ai goûté très jeune aux joies de l'internat puisque, dès l'âge de sept ans je me suis retrouvée « pensionnaire » à l'EPS. Quelle enfant précoce allez-vous penser ! Je me dois d'apporter quelque explication. Ma famille habitait « Chez Goujon » derrière l'hôpital et chaque jour avec mes frères nous faisions le chemin à pied pour nous rendre à l'école « communale ». Je devais donc être au cours élémentaire quand mes parents, devant déménager pour Barret demandèrent à la Directrice de l'EPS de m'accueillir pour quelques mois. (A l'époque on déménageait « lentement » sans véhicule, déplaçant petit à petit animaux et mobilier).

C'est donc pour mon bien et pour économiser mes petites jambes que mes parents me confiaient tous les lundis à mes frères qui revenaient me chercher le samedi.

Tous les soirs, après la classe, je vivais donc avec les « grandes » dans la prison qu'était ce fameux établissement.

Autour de la grande cour carrée, des salles de classe, le gymnase, le couloir et les classes de l'école primaire. Au fond, une salle et l'escalier menant au dortoir. Face à l'entrée le bureau et le logement de « Madame » la Directrice. De hauts murs empêchaient toute vue sur l'extérieur et l'étroite porte d'entrée ne devait jamais rester ouverte sous peine de « punition ». « Les grandes » commençaient les récréations sur les premières marches de l'escalier de secours qui menait au dortoir et, petit à petit, se hissaient d'une marche à l'autre, espérant arriver à découvrir un petit coin de rue, voire un garçon passer. Mais « Madame », juste en face, épiait leur manège et avait vite fait de les rappeler à l'ordre.

De la salle d'étude qui donnait sur une petite ruelle on avait une échappée sur le temple, la rue Trarieux, et, par la fenêtre ouverte (en cachette), ces jeunes filles recevaient parfois des « papiers » habilement lancés par de hardis garçons du collège.

Les garçons, je le comprenais bien, étaient les sujets préférés des discussions des « grandes » et la hantise de « Madame » surtout les jeudis, jour de promenade où les surveillantes avaient ordre de nous conduire, en rang par deux et en silence, à l'extérieur de Barbezieux. Pour déjouer les ruses des unes (les filles) et des autres (les garçons) « Madame » changeait parfois l'itinéraire à la dernière minute, non sans avoir vérifié nos tenues, gants obligatoires, manteaux fermés et couvre chef en particulier.

Pour une enfant de sept ans, le dortoir était la salle la plus impressionnante de l'établissement : parquet ciré, lits alignés devant les fenêtres vitrées, longs lavabos (sans eau chaude bien sûr) et froid glacial. Glacial est le terme exact car si je me souviens bien de la faveur qui m'était faite d'avoir chaque soir une brique chaude dans mon lit, je me souviens aussi de ces matins où l'eau était gelée aux lavabos.

Une nuit, il y eut un incident sérieux qui conduisit une surveillante apeurée à aller quérir « Madame » : quelqu'un frappait à une des fenêtres donnant sur la ruelle. La Directrice en tenue de nuit, très énervée, arriva dans le dortoir en hurlant « c'est encore le grand Combes » (elle déformait le nom d'un admirateur présumé de ces demoiselles).

Moi, sous mes draps, ne sachant de qui elle parlait, avais le cœur qui battait à tout rompre m'attendant à voir un « grand brigand » dans le coin du dortoir surtout que mes voisines suggéraient « qu'il avait peut être un couteau ». Tout alla très vite, la Directrice ayant brusquement ouvert la fenêtre se trouva face à... un gant de toilette gelé sur un fil et qui heurtait la vitre sous l'effet du vent.

Après ce passage prématuré en internat, je revins au « Collège Moderne de jeunes filles » de la sixième au BEPC ou plutôt ne le quittai jamais tellement les locaux étaient imbriqués avec l'école primaire.

Je garde de cette époque le souvenir d'années de travail et d'insouciance. Dès l'école primaire nous étions deux ou trois à nous bagarrer pour les premières places, Nanou, Jacqueline et moi, les « compositions » étant le test mensuel d'évaluation.

Parfois la troisième place me revenait pour cause de « dissipation, bavardage ou indiscipline ».

En sixième le challenge était encore plus exaltant : nous n'avions plus une seule maîtresse (Mme Frouard au CM2) mais plusieurs professeurs, et selon nos résultats mensuels, nous avions droit au symbolique « changement de place » : la meilleure avait l'honneur de s'installer devant le professeur, les autres à la suite. Cela provoquait une certaine effervescence mais de courte durée, qui permettait à chacune de mettre un peu d'ordre dans les tiroirs de son bureau.

Nous avions en effet soit des bureaux à deux places avec des casiers de rangement soit de longs bureaux à quatre ou six places dont le dessus se relevait ce qui permettait, en ayant l'air de chercher quelque chose, de cacher au professeur nos bavardages ou nos fous-rires. Nous respections ce mobilier, l'entretenions même, apportant un peu d'encaustique de la maison pour faire un « grand ménage » à la veille de chaque vacances c'est-à-dire trois fois par an.

Je me souviens d'une surveillante qui, un soir d'étude, me cherchait pour me « séparer » d'une copine alors que je m'étais glissée à l'intérieur de cette sorte de coffre. Etant partie à l'extérieur pour vérifier si je ne m'étais pas attardée dans la cour, elle eut, au retour la surprise de me retrouver sagement assise à ma place.

La discipline était stricte et nous avions peu de prétextes à nous distraire. Chaque semaine nous devions changer de blouse, rose ou bleue. Certaines, pour protéger leurs coudes de l'usure et de la salissure portaient des avant-bras noirs tenus par des élastiques. Je pense que cette « égalité vestimentaire » était une bonne chose, dissimulant les inégalités sociales et, de plus nous tenant le corps au chaud dans les classes où le poêle à bois ne tournait pas toujours à plein régime.

Dans cette atmosphère de compétition permanente avec un objectif précis : obtenir les meilleures notes, le moindre événement venant rompre la routine nous remplissait de joie : je me souviens de l'arrivée d'un téléviseur dans le « foyer réfectoire » pour suivre le couronnement d'Elizabeth II d'Angleterre, de la fascination du piano dans cette même

salle où, à l'heure du goûter Marie Claude avait parfois le droit de s'installer. Et puis il y avait la « gym » pendant laquelle « on reprenait son souffle » : moment de détente avec Madame Mounier qui était un peu la confidente des adolescentes que nous étions et qui n'avait pas sa pareille pour nous faire répéter le spectacle de fin d'année. Elle était à la fois scénariste, metteur en scène, costumière, maître de ballet. C'est ainsi que, salle du Château, nous dûmes danser trois fois « la Légende de la Forêt Viennoise » sous les applaudissements fournis et les rappels des spectateurs, en majorité parents d'élèves.

Les jeudis, cette pédagogue se transformait en animatrice et recevait « Chez Raffenaud » ceux qui le voulaient. Il y avait une grande salle d'activités où l'on pouvait jouer avec ses enfants, faire de la gym, des pirouettes, du théâtre, bref, on dirait maintenant « se lâcher ». Nombre d'adolescentes ont appris de cette avant-gardiste « les choses de la vie », celles dont à l'époque nos mamans n'osaient ouvertement parler. Bien sûr, comme toutes les adolescentes, il nous arrivait d'enfreindre le règlement ou de créer des situations que nous jugions comiques pour faire rire les copines.

Avec mon amie Danièle, nous avons ramené de notre week-end, des grillons des près et les avons installés, avec de l'herbe coupée, dans des boîtes d'allumettes (grand format tout de même) et percées de trous. A peine le cours de français commencé, sortant de leur torpeur par la chaleur ambiante, nos grillons commencèrent leur stridulation. Tout le monde pouffa... sauf « Mademoiselle » qui ne connut jamais l'origine de ce concert champêtre.

Je précise que mademoiselle était assez âgée, ce qu'on appelait autrefois une vieille fille.

Un autre jour, toujours en cours de français j'employai un mot dont « Mademoiselle » contesta l'existence. Je l'invitai donc à consulter le dictionnaire, ce qu'elle fit illico pour... découvrir mon fameux mot et s'excuser.

« Ce n'est pas grave mademoiselle lui répondis-je, on apprend à tout âge ».

Je sentis alors le souffle de sa longue main maigre m'effleurer le visage que je baissai à temps pour ne pas recevoir la gifle imméritée car je pensais n'avoir dit que la vérité.

De toute façon, si je l'avais reçue, je ne m'en serais pas vantée auprès de mes parents étant sûre d'en recevoir une autre et de revenir en cours avec le mot habituel « punissez-la ». Autre temps...

Je reconnus après que les « punitions » en question nous permettaient de progresser car il s'agissait souvent d'exercices supplémentaires d'orthographe, de grammaire ou de conjugaison (souvent tirés du BLED).

Par la suite, surtout lors de mes débuts en classe unique à Vignolles (43 élèves de cinq à quatorze – quinze ans) j'ai employé cette méthode, qui calmait les plus excités et les occupait sainement même pendant une partie des récréations (les mettre « au coin » où ils auraient continué à faire les pitres ou à bouder ne m'est jamais apparu comme un procédé très éducatif).

C'est pendant cette période du collège que « les jeunes filles » ayant atteint treize ans avaient la possibilité, (en option) de retourner à l'école primaire pour préparer leur certificat d'études. Les parents pensaient que c'était une sécurité au cas où leur progéniture n'atteindrait pas le BEPC et voudrait embrasser une profession.

Ces cours étaient donc des heures supplémentaires (de huit à neuf heures ou entre midi et quatorze heures certains jours de la semaine). Madame Urbain que nous jugions sévère et très exigeante nous faisait faire dictée, questions, arithmétique, calcul mental, sciences, histoire géo, rédaction à un rythme soutenu, tout cela bénévolement, l'un des souhaits le plus cher des maîtres de l'époque étant outre la réussite de leurs élèves d'obtenir les meilleurs résultats du canton.

Dans l'éventualité d'une entrée en secrétariat, Madame Roy dispensait, toujours en option, des cours de sténo dactylo diversement appréciés, ce qui fait que nos temps libres étaient très limités.

Lorsque la cloche sonnait la « récréation », nous avions deux possibilités : soit nous précipiter sur les marches les mieux exposées pour nous y asseoir, soit tourner en rond en discutant ou en révisant nos cours.

Nous profitions de ces inter-classes pour parfois ouvrir notre blouse afin de montrer aux copines le pull tricoté par notre grand-mère ou notre nouvelle jupe (le pantalon était interdit) mais bien vite tout devait revenir à la normale, le professeur faisant l'inspection dès que nous nous mettions en rang et en silence pour assister au cours.



Avant de quitter ce collège moderne, je repense à mes institutrices du primaire que nous continuions de croiser dans les couloirs contiguës ou d'apercevoir par les fenêtres du réfectoire : Mme Mivier, Mme Daveau, Mme Boisseau, Mme Frouard, Mme Naudin.

En plus des maîtresses citées plus haut (dont Mme Daveau ma préférée) j'ai le souvenir de la cantinière « Mémé Thomas », qui nous faisait trier la veille de leur dégustation, les lentilles ou les pois cassés et qui veillait sur nous comme sur ses propres enfants.

En été la cantine ne fonctionnait pas et nombre d'élèves repartaient déjeuner à la maison. Ceux qui habitaient trop loin de l'école, ceux de la campagne, apportaient dans leur cartable leur repas de midi ce qui donnait souvent aux cahiers une odeur particulière voire parfois une trace grasseuse...

A l'époque tous les papiers d'emballage actuels n'existaient pas, et notre mère enveloppait nos précieuses gourmandises à même une grande serviette ou un torchon.

A midi, dès que la cloche sonnait, nous nous précipitions pour choisir notre banc (ils étaient plus ou moins larges ou rugueux et sans dossier ce qui nous permettait de vite nous y installer deux par deux, face à face et à califourchon pour étaler notre repas entre nos cuisses. Les menus variaient peu : tartines de graisse, rôti ou volaille, pâté ou rillettes, omelette froide, pain perdu, parfois un morceau de fromage ou un fruit.

Je garde un extraordinaire souvenir de ces belles journées d'été où nous pique-niquions ainsi à l'ombre des marronniers.

Après le repas nous avons le temps de jouer, de nous reposer, de lire, avec le sentiment d'une certaine intimité, hélas trop vite troublée par le passage de la maîtresse qui se rendait au bout de « la coulée », face à l'ancienne bascule (maison Cheisson) pour faire entrer « les autres », celles de la ville, à deux heures moins le quart précises.

Nos jeux de l'époque ? la ronde (en chantant), la balle au mur, le ballon prisonnier, la marelle, le mouchoir, colin maillard, les billes, passe-passe trois fois, la puce, un, deux trois soleil, les osselets, le loup, la chaîne, sur mon chemin, la chenille, le mime des métiers, la tour prends garde, passez pompon, etc..



Décembre 1949 - Classe de Madame FROUARD – CM2

En haut de gauche à droite :

Ghislaine Rolland- Claudette Payen – Antoinette Gaschet – Liliane Fougerat – Josette Braud – Liliane Fontenaud – Josette Perraud – Yolande Bureau – Claude Besson – Françoise Roy – Jeanine Sardin

Au milieu de gauche à droite :

Annie Prosper – Ginette Roux – Josette Mahagne – Christiane Chagnaud – Lili Robin – Myriam Boniou – Paulette Ada – Nicole Salzat – Colette Bouffinie – Marcelle Maurin – Claudette Davias

Assises de gauche à droite :

Marguerite Triponel – Eliane Lemaigre – Nicole Perrochon – Jacqueline Dérosais – Jacqueline Naulet – Monique Boursset – Gisèle Picot – Henriette Bodet – Geneviève Juillet

Occasionnellement nous nous réglions nos comptes, sur le long chemin du retour, à la sortie de l'école.

Je me fis souvent arracher des cheveux par le frère de pas très bonnes copines qui lui avaient rendu compte d'un certain différend de jeu ou de paroles pas gentilles.

Ce qui m'apaurait et m'impressionnait le plus ? Les perpétuels affrontements entre les garçons de « la communale queue de cheval et les collégiens, queue de chien ». Cela allait des simples quolibets, à la prise d'un béret, voire au tir de fronde ou à la bagarre... Comme cela se produisait souvent autour des deux établissements et à l'heure de pointe, dix sept heures, mes frères qui avaient ordre de me protéger me faisaient entrer à l'épicerie Gendrineau, au coin de l'usine Viaud et m'achetaient du « bonbon collé » pendant qu'ils allaient assister au match du jour ou même y participer (mais gare à qui revenait avec la blouse déchirée ou les boutons arrachés !) De plus, l'hiver, il ne fallait pas traîner pour arriver à la maison, avant la nuit.

Ces fameux « bonbons collés, la jeunesse de Barbezieux les a retrouvé plus tard chez Mme Tabouret, puis à « l'épicerie Parisienne ». C'était une sorte de masse molle et gluante que la marchande tassait dans un cornet de papier, en général on en avait pour cinq ou dix francs. Ma mère disait que ce n'était pas sain, que c'étaient des rebus de fabrique, « des saletés pour nous faire tomber les dents » alors que nous pensions que seules la chaleur ou l'humidité avaient dû ainsi agglomérer ces vrais bonbons.

Après avoir découvert le chewing gum lancé par les avions à la fin de la guerre, nous eûmes plus tard la mode « coquillage ». Il fallait un sublime dextérité de la langue pour extraire complètement le bonbon fondu dans le moule coquillage ;

Je me souviens d'un jour de catéchisme. Nous nous rendions une fois par semaine à l'église pendant l'interclasse et, pour attendre, nous avions pris l'habitude de nous asseoir devant la vitrine de la brodeuse sur la place près du magasin « Garde-Mainguenaud », juste au dessus du soupirail de la cave. La propriétaire acceptait (plutôt mal que bien) ce squatt de quelques minutes ; il est vrai que nous le mettions à profit pour lécher un peu notre coquillage et que nous devions sans doute laisser quelques traces collantes sur la vitrine, impeccable d'habitude.

Un jour, hélas, mon coquillage juste entamé, partit dans la cave, le drame... Vite j'appuyai sur la sonnette de la dame qui prenait son repas et lui déclarai le sinistre « Madame, mon coquillage est tombé dans votre cave, pourriez-vous s'il vous plaît aller le chercher ?

N'appréciant guère mon humour ni celui de mes copines qui renchérisaient « oui, Madame, c'est son coquillage... » ignorant probablement l'existence même des coquillages et n'ayant surtout pas envie de mettre ses fines mains dans le charbon, notre brodeuse nous envoya paître tout de go nous interdisant à l'avenir tout « lèche vitrine » à cette heure de fermeture.

C'était le début d'un mauvais jour, jour où je jugeais les adultes peu compréhensifs...

Le « caté » était la seule occasion de la semaine de rencontrer les garçons de l'autre école ce qui nous excitait beaucoup. De plus, ce jour là, l'abbé avait préparé une petite salle noire à l'entrée du presbytère ce qui voulait dire : cinéma. La joie pour nous toutes, les filles. Pour moi, mal remise de la perte de mon coquillage et pestant encore contre la brodeuse, je dus faire une réflexion idiote et, au lieu de regarder le film, je fus invitée à aller contempler la nature dans le jardin de la cure . Je pense que cette punition devait être assortie de quelque prière car comment expliquer ce qui arriva par la suite ?

En pleine « méditation – observation » je découvris parmi les fleurs, un magnifique hanneton que j'enveloppai rapidement dans mon grand mouchoir.

Dans l'heure qui suivit mes camarades eurent le souffle coupé lorsque le professeur nous annonça le sujet de la leçon de sciences naturelles : le hanneton. « Nous devrions regarder des gravures et photos car malheureusement je n'ai pas de hanneton à vous faire observer » dit-elle.

« En voici un » lui dis-je en dépliant mon mouchoir.

Là, je devins la vedette du jour, avec une très bonne note à la clé, ce qui me fit un peu oublier mon coquillage (pas complètement tout de même puisque je m'en souviens encore aujourd'hui).

Pour un enfant, ses premières années, l'éducation qui l'accompagne marque à jamais son existence, même lorsqu'il vit modestement mais dans un cadre où il se sent à la fois surveillé et protégé, lorsqu'il connaît les règles de vie familiale et scolaire, ses droits mais aussi ses devoirs et les limites à ne pas dépasser.

Parmi des souvenirs qui reviennent pêle-mêle les moins bons : petite les jeudis de démêlage de mes « anglaises » après la « marie rose » sensée éliminer les poux. Le froid aux genoux l'hiver, collants et pantalons n'existaient pas même pour les garçons qui n'y avaient droit que pour de très grandes occasions. La peur des tirs allemands qui "s'exerçaient" près de Barbezieux mais qui nous obligèrent un jour à ramper dans les fossés pour ramener les vaches du pré. « Les oies, surtout les jars de la ferme qui attaquaient régulièrement mes mollets, les abeilles aussi qui n'aimaient pas qu'on les dérange, les serpents, les taureaux qui n'aimaient pas le rouge, auxquels il convient d'ajouter les puits, surtout ceux que l'on trouvait à fleur de terre en plein champs et où « la vieille » pouvait nous attirer dans le fond.

Et le pire de tout je crois : l'huile de foie de morue que nous devions ingurgiter chaque matin pour résister à toutes les maladies ; bien beau si nous réussissions à la digérer avant le déjeuner...

Il ne faut pas que j'oublie les cours de violon chez M. Gadras, boulevard Chanzy. Ma mère avait beau couper mes ongles, le vieux professeur éprouvait le besoin de les retailler encore ; pour moi, ces cours étaient un véritable supplice aussi, dès que le maestro s'assoupissait (bercé par les sons inharmonieux de l'instrument) je commençais à ralentir le mouvement pour finalement stopper net et reposer mon bras gauche et mes doigts meurtris. Le silence total faisant office de réveil-matin, j'avais immédiatement droit à un coup de baguette (pas magique) qui m'obligeait à tout recommencer. Mon seul réconfort : un bon chocolat que Mme Gadras me préparait avec, toujours, un petit gâteau ou un chocolat.

Le solfège encore plus rébarbatif était néanmoins plus attractif. Le même professeur dispensait ses cours collectifs au « Minage » dans une salle de l'étage. Comme nous étions en groupe et quelque peu indisciplinés nous faisons souvent n'importe quoi, surtout que le professeur n'entendait pas tout...

Mon expérience musicale s'arrêta à la page seize de la méthode, j'aurais préféré jouer du piano mais le violon m'avait été offert, je devais donc en faire le dur apprentissage...

En vrac maintenant les bons souvenirs.

A l'âge de 5 ans, alors que nous gardions les vaches avec mes frères, un ciel tout à coup constellé de lanières de papier d'aluminium sembla nous tomber sur la tête, nous avons couru comme des fous pour ramasser tout ce que nous pouvions et qui a servi de longues années durant au décor de Noël. Pour les jeunes je précise que ces guirlandes célestes larguées par avion avaient pour but de brouiller les ondes des radios (la guerre n'était pas finie).

Nos Noël d'enfants : une orange, un père Noël en chocolat, un petit jouet ; tout cela nous rendait heureux... Une fois le père Noël nous apporta une mallette « jeux de société » avec un petit mot « pour vous trois ». Ce fut pour moi une grosse déception bien qu'il s'agisse du premier cadeau de valeur mais mes frères les grands de cinq et dix ans plus âgés que moi décrétèrent que « la petite » n'y comprendrait rien et je dus les regarder en silence jouer tous les deux.

A l'époque je me souviens que je m'isolai seule sous la table de la salle à manger que je pouvais compartimenter en pièces baptisées cuisine, chambre, car il y avait une barre qui, à l'occasion me servait de siège.

Je prenais avec moi mon « baigneur » en celluloïd et, à l'aide d'une épingle double qui ne me quittait jamais, je lui administrai des piqûres car il était malade ;

J'étais infirmière et, lorsqu'il fallait prendre conseil auprès du docteur, je demandai au Docteur Guy mon frère, d'aller « à l'appareil » pour répondre. Et tout marchait comme je le voulais, mon frère et le téléphone : deux boîtes de conserves reliées par un fil.

Les fêtes à Barbezieux et aux environs font partie des bons souvenirs, surtout les frairies : celle de la gare, du champ de foire avec sa cavalcade, de la Font du Clou, du Pont de la Roche, des « Charentes » et, en plein été la frairie de Bergemont, au bois de l'Avance. Tout Barbezieux s'y donnait rendez-vous sous les ombrages ; les hommes jouaient aux cartes, les enfants couraient partout, buvaient de la limonade, il y avait des tas de jeux (la course au sac, à l'œuf, le mât de Cocagne) et, le plus attendu des enfants, le lundi : le feu d'artifice japonais : des fusées éclataient libérant des pacotilles avec un seul lot de valeur, il y avait donc intérêt à être là au bon moment !

Traditionnellement, lors de chaque frairie, avaient lieu les courses de bicyclette ; on se massait nombreux pour encourager nos poulains, surtout lors du « circuit des Rameaux » au passage de « la rampe du château », une côte épouvantable.

Bien sûr il ne faut pas oublier les « Fêtes de Pâques », fêtes pour lesquelles toute la famille étrennait un vêtement (d'été) des chaussures, ou un chapeau. Je me souviens de la hantise de ma mère : la météo, car, bien sûr il arrivait que l'on fête « Pâques aux tisons » et tous nos beaux préparatifs tombaient à l'eau. De plus tous les cousins de Paris, Tours et Chevanceaux que nous réunissions pour l'occasion risquaient de salir la maison et le soir, nous ne pourrions emprunter les chemins creux pour aller, du haut de la colline, voir le feu d'artifice.

En septembre, juste avant l'ouverture de la chasse avec son repas que je jugeais interminable, toute la grande famille des cousins revenait pour les courses de chevaux qui changèrent trois fois de place pour s'arrêter à « la Cigogne ».

L'hippodrome des « Raisinettes » était mon favori car c'était une journée entière à l'air libre, une journée sans se mettre à table (et surtout sans y rester).

En effet, ce jour là, traditionnellement, nous pique-niquions. Vers dix heures nous partions à travers champs et en chantant, les hommes portant une grande panier sur l'épaule.

Une fois un incident gâcha un peu la journée.

Partant les premiers, nous avons préparé les entrées et les desserts ; lorsque nous passâmes chez eux, nos voisins complétèrent comme convenu par le plat principal, un canard juste cuit...

Ce sont des éclats de voix qui rameutèrent les enfants égayés dans les près : une dispute entre ma mère et la voisine qui se disaient chacune « pas dégourdie » pour avoir l'une « mis le canard chaud sur le beurre » l'autre pour avoir « mis le beurre sous le canard chaud ». Le plus bizarre c'est que mon père essayait de calmer les femmes alors que le tiède

mélange avait dégouliné sur son cou, tachant même son « beau costume du dimanche » comme le répéta ma mère jusqu'au soir.

En grandissant, vers les années soixante, c'est le bal qui nous intéressait le plus. C'était un événement majeur.

J'entendais parler du « bal de la Goutte de lait » à Barbezieux mais il paraît que c'était « trop chic pour nous ».

Nous allions donc aux bals de quartier ou de campagne. Nos mères nous accompagnaient, munies d'une lampe torche (soi-disant pour le chemin) mais que certaines braquaient sur le groupe de danseurs lorsqu'un slow langoureux imposait l'extinction des feux. Certains orchestres attiraient plus que d'autres. Je me souviens de Verchuren ou Yvette Horner « salle Giraud » à Barret qui (sans comparaison) firent le même tabac que Johnny Hallyday à l'Espace Carat...

Je me rends soudain compte que l'ai survolé les années emportée par mes souvenirs. Revenons donc à l'école primaire.

Les « intervenants extérieurs » existaient déjà : c'était jour de fête quand Mme Bordes venait « de l'autre école » nous faire chanter en chœur ou quand nous allions répéter les « mouvements d'ensemble » pour la grande fête de l'été à laquelle participaient toutes les écoles du canton.

Garçons en chemise et short blanc, filles en tunique immaculée défilaient dans les rues puis devaient, sur une musique donnée, accomplir une gestuelle précise (mais qui pouvait varier selon l'interprétation du maître ou de la maîtresse, ce qui donnait quelques variantes selon l'école du canton représentée).

J'ai le souvenir de ces fêtes au stade de la gare aux « petits prés » ou au coin du « café des Charentes ».



Ayant, après l'hiver, quitté le pensionnat de la rue Trarieux et raconté plein d'histoires à mes copines du primaire) mes parents m'achetèrent un vélo pour me rendre à l'école. Pas question d'acheter un vélo enfant puis plus tard un vélo adulte ; on m'acheta donc un « grand vélo » et, comme j'avais quelque difficulté à joindre les pédales, mon père les réhaussa de cales en bois pour les atteindre malgré mes courtes jambes. C'était un beau vélo blanc et, souvent avec mon mouchoir, j'effaçais avant d'arriver en classe les traces de boue ou de poussière, en donnant également un petit coup sur mes chaussures pour être présentable.

Les chaussures pour moi restent un drôle de souvenir ; tout d'abord parce qu'on en achetait que pour les grandes occasions : la rentrée, les fêtes de Pâques. Nous devions nous rendre au 19 rue St Mathias, là où il y avait deux énormes sabots de bois pour enseigne, ce

qui me faisait penser que les enfants de cette maison étaient bien privilégiés lors du passage du Père Noël.

J'appris assez vite que l'un de ces enfants n'était autre que celui qui se moquait de moi en m'appelant « la dandinette »... à cause de ma difficulté à joindre les pédales de mon vélo, et qui m'attendait perché dans un arbre avec sa fronde route de la Cigogne.

Au retour de l'école, après avoir traversé la ville, je pris donc pour habitude, des hauteurs de la rue de la Motte, au pied du château, de scruter la route blanche en direction des « bains ». Si ce « Loulou de malheur » se profilait à l'horizon, je passais donc par la route d'Archiac (goudronnée) au grand dam de ma mère qui se demandait pourquoi j'allongeais ainsi mon trajet au risque « de me faire écraser par une voiture ».

Je lui révélais bien plus tard que celui qui me terrorisait le long des chemins allait devenir l'homme de ma vie. Mes illusions d'enfant s'évanouirent définitivement lorsqu'il m'expliqua que le travail de son grand-père sabotier n'avait nullement influencé le Père Noël, ce dernier ne s'étant jamais risqué à déposer des cadeaux dans les grands sabots de la façade (sans doute à cause des intempéries).

Vint ensuite l'ère d'une « semi mixité » : les filles du Collège Moderne se rendaient au Collège de garçons pour suivre certains cours, réintégrant toujours la rue Trarieux. C'était un défilé continu sur « les allées » entre les deux établissements, on avait même le droit de s'arrêter rapidement à l'épicerie (perception actuelle) pour acheter bonbons ou gâteaux. Les jours de foire et marchés nous devions slalomer entre poules, canards et oeufs pour nous frayer un passage sous l'œil inquiet des fermières assises sur leurs cageots.

Quand nous avions deux heures de sport nous nous rendions, souvent en chantant des « marches » au bout de la rue des Basses Doves, là où se trouve l'actuelle caserne des pompiers. Nous nous mettions « en tenue » en nous cachant et en piaffant (car les garçons attendaient) dans un réduit obscur, ce qui nous obligeait à laisser la porte entrouverte. Pour la course, notre pied prenait appui sur une pierre tombale ; normal, nous étions sur le site d'un ancien cimetière.



Arrivées dans les grandes classes nous nous rendions au stade de la gare, plus proche de l'établissement et aussi plus imposant, c'était un vrai stade, avec, bien que sommaire, de vrais vestiaires.

Au cours de l'année scolaire 58-59, nous avions, en classe de philo un copain très catholique, toujours en palabres sur « l'existence de Dieu » avec Madame Marcant. Nous en avons conclu qu'un jour, sans doute, il serait Pape. Aussi, lors des séances de sport avions-nous pris l'habitude d'emporter un appareil photo, sorte de boîte carrée devant laquelle il fallait poser sans bouger.

Notre but était de photographier le futur pape en short... pour revendre plus tard et à prix d'or le cliché à « Paris-Match ». Hélas, malgré nos supplications le futur prélat surpris et rougissant ne nous laissa jamais l'insigne honneur de lui tirer le portrait.

On ne peut évoquer le Collège sans d'illustres figures qui ne démériteraient pas dans des films « d'époque ». Parmi eux, l'incontournable « Marius », Monsieur Joulie. A un moment bien précis et en un lieu bien précis du préau il nous appelait. Tels des poussins, nous accourions pour recevoir... « Les jeudis d'agrément » qu'il distribuait généreusement. Pour les plus endurcis il y avait même des « dimanches d'agrément ». Cela ne gênait pas les surveillants qui gardaient quelques internes quasiment à l'année d'avoir trois ou quatre élèves de plus, même un dimanche.

La réputation du « Collège de Barbezieux » avait dépassé les frontières de l'hexagone et, si nous y trouvions des jeunes de tout le sud-ouest beaucoup venaient d'Afrique du Nord ou d'Afrique Noire. Tous n'ayant pas de « correspondants » sur place, devaient rester quasiment à l'année à l'internat. La présence permanente de ces adolescents accéléra un peu la modernité de l'établissement.

Vers 1956, les garçons demandèrent un foyer qu'ils s'engagèrent à décorer et à gérer eux-mêmes : ce fut une réussite. Là on écoutait de la musique, on grattait la guitare ou on apprenait à danser le rock et le slow sous l'œil indulgent d'un surveillant... tout de même !

Un jour nous apprîmes que les professeurs de musique des deux établissements, Monsieur Guéraud (violon) et Mademoiselle Raby (piano) avaient eu l'excellente idée de réunir dans une grande chorale, les garçons et les filles des deux établissements, ceci dans le gymnase du collège.

Ce fut une belle bousculade pour loger tout le monde, surtout pour séparer (à cause des voix) les garçons et les filles qui s'étaient instinctivement rapprochés !

Au bout d'une heure d'énervement, de « mise en place » approximative et lorsque le premier son sortit de nos gorges, certains, suspendus aux cordes lisses et cordes à nœuds s'élançèrent au-dessus de nos têtes poussant des cris de Tarzan ou de Chita. Chahut, rires et excitation totale clôturèrent cette mémorable chorale, les professeurs aphones nous intimant l'ordre de quitter les lieux... en silence ! ce qui ne fut pas fait...

La semaine suivante le principal (nom actuel du Proviseur) vint nous avertir que l'idée d'une chorale « mixte » était définitivement abandonnée.

En ce temps là (comme on dirait dans les contes) on venait au lycée pour étudier pour « faire des études » pour certains les « poursuivre » c'est-à-dire qu'on entrait le matin, dans l'établissement surveillé, qu'on en ressortait le soir et, qu'entre temps, s'il n'y avait pas cours, on allait en étude.

Je dois avouer maintenant (mais depuis cinquante ans il y a prescription) avoir été l'instigatrice d'un fameux coup.

Etant demi pensionnaire, je déposais chaque matin ma bicyclette sous le porche d'entrée et savais par cœur à qui appartenaient les autres vélos. L'été de l'année du bac nous étions une petite bande à avoir imaginé une fugue que personne ne remarquerait, la surveillance étant un peu relâchée avant les grandes vacances.

Nous avons décidé d'aller passer un après-midi à l'étang de St Maigrin distant d'une quinzaine de kilomètres. Tout était prévu mais il fallait faire vite pour subtiliser les vélos après le repas de midi, traverser discrètement Barbezieux, rouler sur les routes de campagne, prendre le sentier forestier entre Lamérac et l'étang, se baigner, goûter, revenir, reposer les vélos avant dix sept heures, tout cela sans se faire remarquer. Et ce fut fait. Personne ne remarqua notre absence mais de quelle inconscience avons nous fait preuve ne pensant ni à

l'accident, à la noyade ou autre drame... (La route était la plage où nous nous faisons sécher, nous réfugiant sur le bas-côté lorsqu'un rare véhicule se faisait entendre).

La dernière semaine de cette même année, on remit ça puisque l'essai avait réussi. Avec Gisèle, Pierrette, Francette, Danièle nous organisâmes une « surprise party » dans le bois de Peugemard. Bien évidemment, à l'époque nous n'avions pas de magnétophone aussi, en plus d'un guitariste amateur avons nous misé sur un vieil électrophone à remonter avec une manivelle et de vieux disques 78 tours plus ou moins rayés. Les boissons étaient tièdes et les airs peu entraînants mais garçons et filles étaient enivrés par la joie d'avoir encore bravé un interdit.



Salle de chimie

C. Davias
G. Démortier
M. Serplet
D. Ciraud
P. Berland

Un autre coup « fumant » dans tous les sens du terme eut lieu en cours de chimie où l'idée saugrenue nous prit de mélanger n'importe quoi. D'une éprouvette sortit une sorte de champignon atomique énorme, une fumée âcre nous prit à la gorge et le professeur dû faire évacuer la salle, inutilisable pendant toute la journée. Je crois me souvenir que cet événement amena quelques punitions...

Par contre un zéro en géographie me sembla, à l'époque totalement injustifié. Dans cette discipline, Monsieur Marcant excellent professeur n'était pas très enclin à la rigolade et nous tremblions tous devant lui.

Un jour il décréta « interrogation écrite : les ports de pêche » Prise au dépourvu, je me souvins avoir entendu une chanson (paillarde) mais que je croyais être une chanson de marins c'est pourquoi j'écrivis « A Messine on pêche la sardine, à Lorient on pêche le hareng ». Lors de la « remise de l'interro », le professeur mit ses deux poings sur ses hanches, ce qui était très mauvais signe, en me disant que je méritais même moins que zéro. Je mis longtemps à comprendre pourquoi je n'avais pas au moins mérité deux points puisque j'avais cité deux ports !

Les retours de week-end étaient un peu particuliers, surtout la première heure, seul moment où nous pouvions échanger nos « savoir-faire ».

En général, un « qui savait tout et qui avait tout fait » essayait d'entraîner le professeur sur un sujet d'actualité (sauf politique, strictement interdit).

La plupart du temps il s'agissait de sport, de l'équipe locale de football et de ses résultats. Cette tactique était d'autant plus facile que certains joueurs étaient les propres enfants du professeur.

Quelques dizaines de minutes suffisaient aux moins doués pour s'échanger leurs devoirs. Pour moi, je troquais avec plaisir version anglaise contre devoir de maths et la semaine pouvait commencer...

Barbezieux dans les années 55-60 était comme toutes les petites villes un peu endormie le week-end. Nous avions tout de même deux cinémas : le Familial et le Cinéo Palace. Il fallait se rendre place de l'église pour découvrir le titre des films et les deux grandes affiches fixées dans un cadre grillagé. On retrouvait souvent celui du bas de la rue St Mathias défoncé par quelque ivrogne aux freins de bicyclette défaillants.

L'actuel cinéma « le Club » a remplacé le « Cinéo Palace » des frères Vincent alors qu'à la place du « cinéma familial » se dresse maintenant une banque près de la piscine.

Si le jeudi mon amie Danièle venait chez moi à la campagne, je passais le dimanche chez elle, en ville, là où il y avait les distractions. Danielle habita longtemps la perception rue Sadi Carnot. J'étais impressionnée par cette bâtisse aux vastes pièces, par l'escalier qui conduisait à une salle de bains dans laquelle une immense glace brisée témoignait du passage de Napoléon.

Celui-ci, d'un coup de botte aurait brisé le miroir en apprenant une défaite. Je n'ai jamais douté de ce fait historique car c'est M. Ciraud, le percepteur en personne qui me l'a raconté.

A part quelques évènements comme les fêtes de Pâques, Danièle et moi avions normalement un parcours bien établi : boulevard, cinéma et pâtisseries : Vallade (pour les bonbons) Fournet (pour les tartes), Piaud (pour les éclairs et les religieuses).

Le père de Danièle qui était aussi correspondant sportif téléphonait les résultats et commentaires du match local à la presse en fin de dimanche après-midi puis se rendait avec son épouse terminer la journée au Café de Paris. Restées seules, l'idée nous vint un jour de fouiner dans les anciennes licences des footballeurs. On y trouva bien sûr des photos dont on s'empara et, chaque lundi, on en brandissait une au nez de nos copines, leur faisant croire que c'était notre petit ami de la veille. Le pire c'est qu'elles avaient l'air de nous croire...

Puis il y eut la piscine et nous fûmes les premières à la fréquenter. A tel point qu'un jour alors que nous étions Danièle et moi au bord du bassin, un photographe prit un cliché. Il nous dit ne pas pouvoir photographier une piscine sans baigneuses. Nous avons su plus tard, en la découvrant en kiosque, que c'était la première carte postale de la piscine de Barbezieux (actuellement pièce de collection !)

Quelles autres distractions pour faire ce bonheur d'adolescentes à Barbezieux ?

Le « bal du collège » avec un certain François Deguel.

En février 1958, nous retrouvâmes « Loulou » en vedette de la chanson après l'avoir écouté quelques années plus tôt sur les bancs du boulevard grattant sa guitare auprès de son copain Dany Reynaud qui déclamait des poèmes.



Pour nous c'étaient des artistes, un peu bohèmes... pensez, ils osaient même mettre leurs pieds sur les bancs publics alors que (pour ne pas faire mentir Brassens), les amoureux eux s'bécottaient en face dans la sombre petite rue de la Boule d'Or (certains se reconnaîtront ?...)

Il y avait aussi « Connaissance du Monde » qui nous faisait découvrir des horizons inconnus, les « Jeunesses Musicales » à la découverte de la musique classique, quelque cirque, ménagerie ou radio crochet avec Zappy Max. Pour les cirques en général nous nous contentions de la parade qui défilait en ville, mes frères et mon père allant voir monter le chapiteau ; nous allions peu au spectacle, sans doute pour le prix, surtout parce que mon père avait découvert un matin au coin de la chapelle du château un homme en train de souffler dans un arrosoir pour imiter le rugissement du lion !

Un événement marquant me fit passer du jour au lendemain ou plutôt du matin à l'après-midi du statut d'élève insouciant à celui d'adulte responsable. Ayant échoué à mon bac philo en 1958 j'avais, en début d'année, sollicité un poste de surveillante d'externat. Un matin, René, un surveillant du collège de garçons vint me chercher au Collège de Jeunes Filles avec ordre de me ramener chez le « Principal ».

Qu'avais-je bien pu faire encore pour une telle urgence ? Le trajet me sembla long car j'ignorais le motif de cette convocation : je devais prendre « immédiatement » mes fonctions de maîtresse d'externat en remplacement d'une collègue en congé de maternité. C'est ainsi qu'à midi je fis mettre mes copains et copines en rang et, au réfectoire dû m'asseoir à la table des professeurs ce qui m'impressionna autant que les regards ahuris de tous les élèves qui se passaient la nouvelle. Sur le coup je pensais à deux choses : j'allais enfin pouvoir enlever ma blouse, porter des talons hauts et surtout j'allais gagner ma vie.



Collège classique et moderne 1955 - 1956

Debout de gauche à droite : Jean-Claude Médéville – Jean-Pierre Garon – Jean-Marie FLeuranceau – Djajiri Coulibaly – Jack Arpin – Jean Cousseau – François Julien – Jean-Claude Bonnet – Jean-Pierre Urbain

Assis de gauche à droite : Claudette Davias – Gisèle Démortier – Pierrette Berland – le surveillant ? Mr Gouraud – Marius Joulie – Danièle Ciraud – Reine Lalève – Yolande Bisserier

Par la suite, à part quelques remarques gentilles des copains, je n'eus aucun problème de discipline aux études, les élèves respectant autant « Mademoiselle » que lorsqu'elle s'appelait Claudette et passant naturellement du tutoiement au vouvoiement.

Avec le recul je me demande quel crédit aurait de nos jours une jeune de 18 ans dans cette situation, surtout face à des copains de son âge, voire plus âgés !

Ces quelques anecdotes me reviennent souvent en mémoire, quand je reviens au Lycée aux réunions de l'Amicale des Anciens Elèves, surtout lorsqu'elles ont lieu dans l'ancienne salle d'étude.

Sans embellir le passé je pense sincèrement que nous sommes une génération à avoir vécu une jeunesse insouciante. Nous ne vivions pas tous dans l'aisance, loin de là mais n'étions pas exigeants à outrance. Nos parents, nos maîtres que nous respections nous avaient appris que, pour réussir, il fallait travailler. Nous passions toute l'année scolaire avec, à l'esprit la solennelle « distribution des prix » seul moment de l'année où les parents avaient la faveur de parler aux professeurs. Outre les piles de livres que nous pouvions rapporter à la maison, c'était une belle occasion pour étrenner une robe d'été...

Maintenant, quand nous nous retrouvons lors des rencontres de l'Amicale nous ne parlons que des bons moments et retrouvons nos âmes d'enfant. Pour moi, souvent à œuvrer au Sénégal, il m'arrive de manquer ces rencontres et je le regrette, quel bol d'air et que de souvenirs... En brousse africaine, je retrouve dans les écoles la même soif d'apprendre, de réussir dans la vie. J'ai vu des élèves pleurer d'émotion lors de la remise des prix (souvent les fournitures scolaires pour la rentrée suivante) fournitures que les parents n'auraient pu payer.

Les maîtres se dévouent sans compter pour conduire leurs élèves à l'examen d'entrée en sixième et au certificat d'études. Ils sont (heureusement à mon goût) restés insensibles aux bonnes âmes qui voulaient leur inculquer nos méthodes modernes (de lecture notamment).

Ainsi aucun élève ne peut entrer au collège sans les indispensables rudiments de base. Savoir lire, écrire, compter. (les 4 opérations sont initiées dès le CP et la méthode traditionnelle de lecture est excellente pour apprendre une autre langue que celle parlée à la maison).

Aussi je trouve parfaitement injuste (là je n'engage que moi) qu'un jeune venant en France avec une licence doive refaire une année « d'équivalence » sous prétexte que le niveau est plus faible en Afrique. Un jour, peut-être, mon aventure africaine fera t'elle l'objet d'un autre écrit...

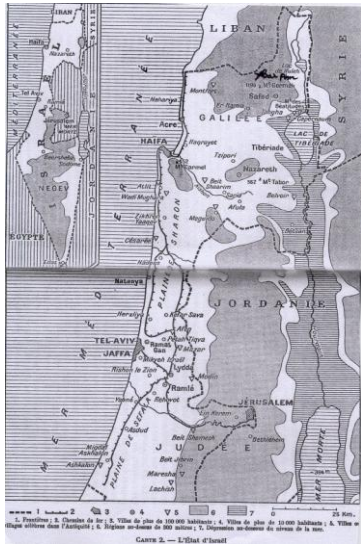
Voilà les souvenirs de mon bonheur d'enfant et d'adolescente à Barbezieux ; j'espère que, par cette rétrospective le lecteur revivra lui aussi des moments de sa jeunesse, retrouvera dans sa mémoire des lieux disparus ou les imaginera...

Maintenant j'invite toutes celles et ceux qui se souviennent des « Années collèges » à nous rejoindre à l'Amicale. Les plus jeunes aussi sont les bienvenus parmi nous, nous les attendons.

Claudette Mallet



- Sur Rendez-vous -



ISRAEL

Au cours des années 50, nombre de jeunes, de confessions diverses ou athées - souvent non juifs - venus du monde entier et en premier lieu de l'Europe firent, en Israël, l'expérience des kibboutz.

Ils voulaient, au cours de séjours de durées diverses, participer à une expérience nouvelle où se mêlaient intimement idéal et mise en pratique de théories économiques et sociales qui, selon eux, favoriseraient l'émergence d'un mode de production et de vie originaux.

Les kibboutz, répondaient à l'origine à la volonté de jeunes juifs immigrants d'Europe centrale mus par des idéaux sionistes et socialistes de créer des communautés basées sur l'adhésion à un mode de vie rurale. Les principes d'organisation reposaient sur la propriété collective des moyens de production et de consommation, l'égalité entre les membres qui composaient la communauté. Les décisions étaient prises de concert et à la majorité, les droits et les devoirs étaient partagés équitablement. Les membres des kibboutz vivaient selon des principes communautaires qui laissaient peu de place à l'individualisme.

Les jeunes gens et jeunes filles étaient guidés par des idéaux généreux et en s'intégrant à la vie des kibboutz, rude, parfois même harassante, cherchaient à participer à la construction du nouvel état d'Israël (1948), à vivre selon des principes de solidarité ambitieux et pour beaucoup à communier avec des hommes et des femmes qui avaient connu la barbarie de la Shoah.

Jean Michel Bordes

Dans les années soixante, deux jeunes du Collège de Barbezieux sont partis vivre l'expérience des kibboutz, durant leurs vacances scolaires d'été. Michelle Richet dont nous publions le récit extrait de son journal de bord est partie en 1964 et Jean Yves Frouard en 1965 et 1967.

**AU PAREM
DES
FLEURS**

successeur de

**M
A
R
Y
S
E
G
U
É
L
I
N
E
A
U**

05 45 78 03 19
45, rue Victor Hugo
16300 BARBEZIEUX

J'avais vingt ans. J'étais au collège de Barbezieux.

Je pars de Barbezieux le dimanche 26 Juillet 1964, très anxieuse à la perspective de ce voyage dans l'inconnu.

Mais arrivée à Paris, je fais connaissance du responsable de groupe, qui est très sympathique.

Dans le train pour Venise, les garçons et les filles, âgés de dix-huit à vingt-cinq ans, les uns bacheliers, les autres étudiants font connaissance. L'ambiance est bonne, on fume, on boit, on chante, on joue de la guitare, on essaie tant bien que mal de dormir.

Le lendemain matin, nous arrivons à la frontière italienne et après la visite de Venise, nous montons sur un bateau grec nommé « Pegasus ». Il est vingt deux heures.

Nous voyageons en « classe pont », et nous couchons directement sur le plancher. On nous prête une couverture, mais cela ne rend pas le sol très moelleux. Il y a beaucoup de monde, les quatre ponts sont occupés par des Israélites, des Anglais, des Allemands, des Français, des Danois, des Roumains et des Grecs. Nous sommes les uns sur les autres, il fait chaud, heureusement un vent léger, avantage de la classe pont, nous rafraîchit, les repas laissent à désirer !...Les installations sanitaires sont plutôt rudimentaires, mais l'atmosphère est agréable, nous sommes jeunes et nous nous accommodons de tout.

Après une escale à Corfou, nous arrivons le jeudi 30 Juillet à Athènes, à huit heures du matin, ce qui nous permet d'admirer les monuments et...les deux gardes du Grand Palais !, en costume grec, immobiles, rigides, nous sommes fascinés !

Après un bon bain dans une mer limpide, nous rembarquons pour Rhodes.

Le vendredi nous visitons cette splendide ville, d'autant plus belle que nous la découvrons juchés sur des motos louées par des garçons de notre groupe.

Nous longeons le samedi les côtes de Chypre. Nous nous arrêtons une heure à Limasol et deux heures à Fama Gust, mais personne ne descend, car tout le long du rivage nous avons vu des radars et le port est gardé par une multitude de soldats en armes.

A huit heures du matin, le dimanche 2 Août, nous sommes en Israël, à Haïffa.

Après avoir fait une queue de deux heures pour accomplir les différentes formalités de douane et de visas, un camion de notre kibboutz vient nous chercher. C'est le premier contact avec ce pays, sec, en friche où l'on construit partout.

Pendant soixante dix kilomètres nous roulons sur des routes poussiéreuses, à peine goudronnées, et nous arrivons à notre kibboutz Bar-Am construit sur une petite colline à sept cents mètres d'altitude, et situé à un kilomètre de la frontière libanaise qu'un tas de pierres délimite mais pas de façon continue. Des soldats armés s'y tiennent en permanence et l'on nous prévient du danger qu'il y a de se promener la nuit de ce côté.



Le paysage est très beau, avec des collines, mais aussi des montagnes, avec ses vallées et ses précipices ; les couchers de soleil sont magnifiques.

Il ne fait pas tellement chaud, car il y a beaucoup de vent ; le matin de bonne heure et le soir à partir de sept heures il fait froid, le mont Merom haut de deux cents mètres n'est pas loin ; le « Khasim » vent chaud et sec accompagne une période de chaleur et il faut faire attention à ne pas attraper une insolation.

Deux cent cinquante personnes dont soixante enfants vivent au kibboutz où personne n'est propriétaire et où tout est mis en commun.

Il y a une étable, un poulailler de huit mille volailles, une bergerie avec cinq cents moutons, un verger de quarante six hectares d'arbres fruitiers : pommiers, poiriers, pruniers, pêchers.

Un vivier de cinq cents hectares, situé à quarante kilomètres de Bar-Am, regorge de carpes. On nous dit qu'elles sont si nombreuses qu'on les piétine lorsque l'on entre dans l'eau.

Les kibboutzim habitent généralement une petite maison comprenant deux chambres et une salle de bain. Les meubles sont modernes.

Vues de l'extérieur, ces maisons sont ravissantes, car elles sont enfouies dans une multitude de massifs de fleurs aux parfums variés.



Les enfants ne vivent pas vraiment avec leurs parents qui les retrouvent tous les jours de dix sept heures à dix neuf heures ; mais il ne leur est quand même pas interdit de les voir dans la journée.

On prend en commun son repas dans une vaste salle à manger, ainsi personne ne fait sa propre cuisine.

Chacun également apporte son linge à la laverie où il est lavé pour tout le monde.

Une assemblée de cinq membres élus pour deux ans, secondée par un secrétaire, un caissier général et des personnes influentes dirige le kibboutz.

Notre groupe de jeunes est organisé de la même façon, avec les mêmes responsabilités. Un responsable général, un caissier, un secrétaire, un organisateur du travail, des responsables de la propreté, du courrier, du goûter sont nommés.

Les membres du kibboutz travaillent plus de neuf heures par jour ; ils ont droit à dix jours de congé par an et on leur offre tous les deux ans une semaine de vacances dans un hôtel.

On tient énormément compte de l'attitude et de la parole des gens. La sanction pour une faute grave est le renvoi du kibboutz, mais cela arrive rarement.

On n'a pas recours aux amendes car on ne manipule pas l'argent qui n'existe pas en fait. Ainsi nous demandons des cigarettes (on a droit à trois paquets par semaine), on nous donne également du papier à lettres, du dentifrice, du savon, du shampoing, le courrier est timbré, nous sommes logés, nourris. Cela nous change de nos habitudes en France où il faut toujours sortir le porte monnaie pour avoir quelque chose !

Les femmes travaillent comme les hommes, mais elles ne font pas les travaux pénibles comme les terrassements et les routes.

Je remarque qu'il y a très peu d'animaux domestiques ; je ne vois que trois chiens et aucun chat. Les enfants ont des animaux : des agneaux, des poules, des canards qu'ils soignent eux-mêmes

On apprend très tôt aux jeunes les règles de vie du kibboutz, et lorsqu'ils sont plus grands, ils forment un petit Comité.

Quant à nous, nous sommes deux groupes de filles et de garçons.

Le premier, d'une trentaine de jeunes entre dix neuf et vingt et un ans est déjà là depuis une semaine ; le second, le mien, est composé de quarante quatre personnes un peu plus jeunes.

La camaraderie règne. Les garçons viennent dans le dortoir des filles ou les filles dans ceux des garçons, là, quelqu'un joue de la guitare ou chante.

Nous nous tutoyons tous au kibboutz et nous nous appelons par nos prénoms, que l'homme ou la femme qui se trouve en face de nous soit jeune ou vieux.

Je remarque que la galanterie, ici, n'existe pas, les femmes sont traitées sur le même pied d'égalité que les hommes. Les douches sont communes et je suis étonnée, un jour, de voir trois jeunes filles complètement nues, l'une se peignant, les deux autres se douchant ; en France, je n'ai pas été habituée à une telle liberté !

Nous allons parfois dans une salle très agréable, située dans un bâtiment récemment construit ; dans une petite pièce se trouve un piano, si l'on descend quelques marches on arrive à une bibliothèque et si l'on en monte d'autres on entre dans la discothèque ; pas loin au fond près de l'entrée, on pénètre dans une grande pièce avec des tables, des chaises, des tabourets, des fauteuils, des banquettes, où l'on a à sa disposition des livres, des disques, une radio et un petit bar. Là, on discute, on écoute de la musique, on joue aux échecs, aux dames, aux dominos, tout en buvant du café.

Nous travaillons six heures par jour.

A quatre heures et demie du matin, le responsable du réveil vient nous dire de nous lever ; il est plus ou moins bien accueilli, et toutes les deux ou trois minutes il vérifie si nous ne nous rendormons pas.

Un matin, des cris et des éclats de voix me réveille ! il est plus de cinq heures et tout le monde dort encore ! Panique!! Le préposé au réveil a changé et le gardien de nuit ne l'a pas trouvé ! Les responsables du verger ne sont pas contents !

Une fois réveillés il ne faut pas nous attarder, nous avons juste le temps de nous habiller, de nous peigner, il n'est pas question de faire une grande toilette, nous nous nettoierons plus tard.

Ceux qui sont en avance peuvent prendre à la cuisine du café et des tartines de beurre ou de confiture, quant aux autres ils attendront huit heures pour le petit déjeuner.

On répartit le travail le soir, on peut choisir celui que l'on veut, mais quelquefois il y a un changement de dernière minute.

Le premier jour, je fais du jardinage avec dix autres camarades ; on « dépierré », on désherbe, on ratisse pendant six heures. On rit bien, on chante, on trouve des mantes religieuses, une tortue et un serpent qui paraît-il n'est pas dangereux ! On est « crevé » car il fait très chaud.

La plupart du temps je suis désignée pour aller au verger, pour la cueillette des pêches ou des poires ou des pommes ou des prunes.

Au début du séjour, celle des pêches est pénible ; les fruits ne sont pas tous mûrs et il faut les choisir, faire attention à leur couleur, à leur forme ; ils doivent être jaunes, pleins, assez gros. Ce n'est pas très amusant, heureusement une semaine plus tard a lieu la grande cueillette où nous pouvons tout ramasser.

On est deux par arbre, on a une petite échelle, et on pose les pêches délicatement dans un petit sac que l'on passe autour de son épaule ; ensuite, on va le vider dans des caisses en bois.

Le travail est moins pénible que celui du jardinage et on mange les pêches qu'on veut, elles sont rondes, grosses, juteuses, en un mot délicieuses !

Un autre jour, on cueille des pêches abricots couvertes de duvet, aussi quand on finit le travail, on ne se sent pas à l'aise, car on a l'impression d'avoir des petites épines partout et on se gratte et on se frotte.

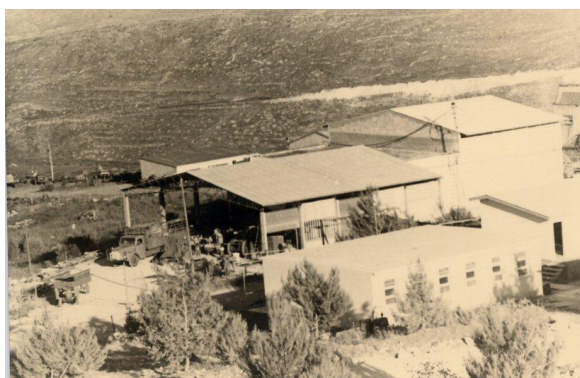
La cueillette des poires est beaucoup plus agréable que celle des pêches car on ne les trie pas, il faut tout cueillir et c'est plus propre ; mais on mange moins de fruits, parce qu'ils sont verts. Il y a aussi un inconvénient, les branches des arbres sont assez hautes et même avec une échelle on arrive difficilement à attraper les fruits.

Je ne sais pas comment « je fais mon compte » mais aussitôt arrivée, je tombe de l'échelle ! Heureusement que je n'étais pas montée très haut et je ne me fais pas mal, mais j'ai eu très peur ! Par contre je casse la branche et je ne suis pas fière de mon exploit !

Ramasser des pommes est un travail qui va vite mais qui est assez fatigant, car on ramasse les fruits uniquement sous les arbres ce qui oblige à continuellement se baisser et même se mettre à quatre pattes.

Quant aux prunes il faut les cueillir toutes et les arbres en sont chargés ! C'est très long et il faut jeter celles qui sont molles.

Un jour je vais , de quatorze heures à dix sept heures au tri des pêches ; c'est un travail d'usine, à la machine .Les fruits sont posés sur un tapis roulant : sur une première bande, les pêches de 1^{ère} catégorie, sur la deuxième bande celles de 2^{ème} catégorie, sur la troisième bande celles de 3^{ème} catégorie ; elles tombent suivant leur grosseur dans différents casiers, ensuite on les prend pour les mettre dans des caisses entreposées dans une chambre froide qui peut en contenir trois cents tonnes. Par jour on en trie environ cinq tonnes.



Hangar de tri

C'est un travail que j'aime bien faire, mais qui est assez fatigant, car on est debout.

Quelquefois on n'a presque pas de pêches et d'autres fois elles arrivent toutes à la fois, et il faut être rapide ! On peut parler et chanter. Dans le hangar où l'on travaille il y a un poste de radio, aussi nous trions les fruits en musique.

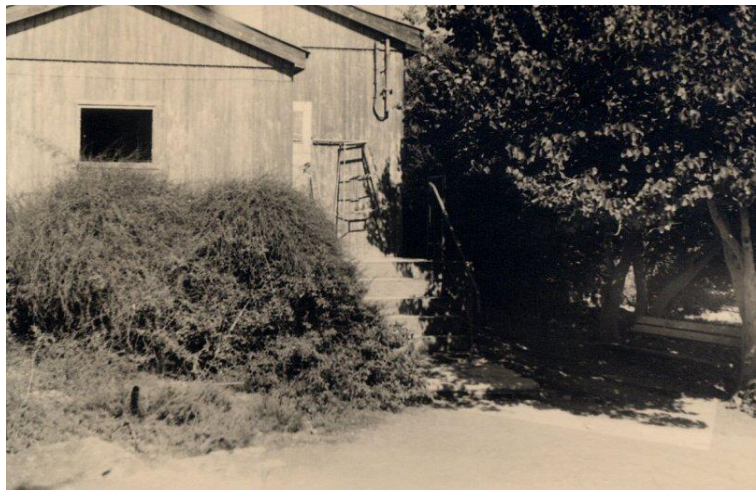
Tout ceci me fait du bien car je comprends maintenant ce que représente le travail d'usine et pourquoi les ouvriers partent à l'heure « tapante », sans attendre cinq minutes de plus, car nous-mêmes, il nous arrive souvent de regarder l'heure et de nous dire « plus qu'une demi-heure, plus qu'un quart d'heure ! » et le moment venu, on part en toute hâte.

Enfin le dernier travail qui nous incombe est le nettoyage des sanitaires, lieux appelés par une fille du groupe « chez Muche », probablement intraduisible en hébreu ! Mais qu'il faut tout de même tenir propres !

Seule, mais en compagnie de mon arsenal « de guerre », balai-brosse, serpillières, éponges, produits désinfectants, je passe une heure le matin et une autre l'après midi à nettoyer, et cela pendant trois jours. Le travail n'est pas pénible car ce n'est pas vraiment sale, chacun respectant l'endroit.

La nourriture est très bonne même si parfois on nous sert des choses à l'aspect bizarre, dont nous ignorons le nom ; et l'on mange souvent !

Côté cuisine



A huit heures c'est le copieux petit déjeuner avec thé, café, lait, fromage blanc, yaourt, salade de tomates, concombres, piments, oignons, œufs durs ou à la coque.

A onze heures et demie, le déjeuner est varié avec poisson, viande, poule au riz, salade de légumes avec des excellentes tomates, choux, piments, soupe (dont j'ignore quand on doit la manger, puisqu'on la sert en dernier). On boit des jus de fruits, du lait froid, du thé chaud mais jamais de vin.

A quinze heures, c'est le goûter et à dix huit heure trente, le dîner.

Durant les pauses, on se restaure aussi, et heureusement que l'on a un travail physique qui aide à garder la ligne !

Tous les soirs on participe à des veillées.

Le premier soir, le groupe de jeunes arrivés avant nous, organise une émission « Radio Bar-Am », avec un transistor et un magnétophone. Humour, musique, chants, feu de camp, café, petits gâteaux, on commence bien notre séjour !

Souvent des réunions sont organisées où des conférenciers nous parlent du kibboutz : organisation économique, mode de vie, idéal qui a poussé les gens à venir s'y installer.

Je comprends que ce n'est pas facile de créer un kibboutz, qu'il faut en premier de l'eau (deux mille mètres cubes par jour sont nécessaires), des terrains, des « bras » pour transformer cette terre où l'on ne voit qu'épines, chardons, collines dénudées, pierres innombrables.



A Bar-Am, le niveau de vie est plus élevé qu'en France où l'on travaille deux cents jours par an alors que c'est cent trente cinq jours pour les « Raverim ».

Chez nous lorsque l'on est malade ou que l'on ne peut plus travailler, on est pris en charge à quarante pour cent, alors qu'au kibboutz c'est totalement, et même si l'on ne travaille plus, on fait toujours partie de la communauté.

En plus du service militaire qu'ils font, les hommes et les femmes doivent se rendre quelques jours par an dans certaines villes pour suivre une instruction militaire. Les kibboutzim se trouvant près des frontières n'y vont que cinq jours par an. Ceux qui n'ont jamais été à l'étranger ont droit à un séjour gratuit d'un mois, dans le pays de leur choix.

Une fois, il y a un débat sur les problèmes du kibboutz et d'Israël en général : quel est l'avenir du kibboutz ? Existera-t-il toujours ?

D'après certaines statistiques, on se rend compte que le nombre de personnes y habitant baisse depuis deux ans.

L'état d'Israël est jeune, il n'a que seize ans et il doit construire sans arrêt des maisons et exploiter les terres.

Le désert du Néguev lui appartient mais la nuit, aux frontières, des gens venant du Liban, de Syrie, d'Égypte, de Jordanie peuvent y pénétrer.

Ainsi depuis que nous sommes à Bar-Am, il y a eu deux alertes pendant la nuit. Nous remarquons, un vendredi soir qu'il se passe quelque chose d'anormal, car une trentaine de soldats en armes vient d'arriver, des infiltrations à la frontière libanaise ayant été signalées. En fait, rien de grave, seules des fusées éclairantes ont été lancées et quelques coups de feu tirés.

Il paraît que le kibboutz en cas de guerre ne pourrait résister que deux jours. Ses armes sont enfermées dans une pièce et il n'y a que cinq hommes qui ont une arme à leur portée. La clé de la porte où sont entreposées les armes est confiée à un seul homme (?..) ce qui semble un peu ridicule, car s'il part à Tel-Aviv ou Haïfa pour une après- midi ou une journée, et qu'une guerre éclate brusquement, que faire ?

Nous apprenons aussi que le kibboutz possède des abris souterrains.

Un autre soir, c'est une conférence sur le problème judéo arabe.

Le conférencier pense que la paix entre Juifs et Arabes ne peut venir que de l'extérieur, des Américains ou des Russes.

Les Arabes de Syrie, du Liban, de la Jordanie, d'Egypte sont en général très malheureux, leurs hommes politiques ne voient que le côté politique avant celui humain. Ils nourrissent l'espoir de venger et de rejeter les Juifs d'Israël.

Puis on nous raconte plusieurs épisodes de la guerre de libération.

En 1947, lorsque les Nations Unies proclamèrent la formation de l'état d'Israël, le lendemain, sept états arabes déclaraient la guerre aux Juifs d'Israël. Il y eut surtout des incidents sur la frontière de Syrie.

Souvent les veillées se terminent par des danses folkloriques très entraînantes et joyeuses, autour d'un sympathique feu de camp.

D'autres soirs, nous nous retrouvons dans la salle à manger, où se disputent des matchs de ping-pong entre les gens du kibboutz et les garçons du groupe.

Nous nous couchons tous les soirs assez tard et personne à la même heure ! Nous sommes ainsi toujours plus ou moins réveillés et nous manquons de sommeil ! même l'après midi il est difficile de se reposer car il y a toujours du bruit et souvent une bonne âme pour secouer le copain endormi ! à cela s'ajoute les moustiques, je dois avoir au moins une soixantaine de piqûres , rien que sur les bras !

Le dortoir



Nous dormons dans une sorte de hangar divisé en trois pièces ; au milieu, les garçons, de chaque côté, les filles. Une mince cloison qui ne va pas jusqu'au toit, nous sépare, mais l'on entend toutes les conversations, les rires, les chants, la musique...La lumière est commune, ainsi quand on éteint, tout plonge dans l'obscurité, et il y a souvent des mécontents.

Nous couchons sur des petits lits en fer, qui ne sont pas très longs, aussi beaucoup de pieds dépassent ! Nous avons un matelas, certains ont une couverture, d'autres utilisent leur sac de couchage qui après les jours passés sur le bateau sont déjà pas mal crasseux !

Nous avons une table de nuit rudimentaire, une caisse !

Il y a souvent beaucoup de chahut ! un soir des jeunes d'un autre kibboutz, décident de faire une descente à Bar-Am, ils sont une vingtaine venus dans trois voitures.

Ils pénètrent en trombe dans les dortoirs, nous aspergent d'on ne sait quoi, poussent des cris stridents, renversent les lits, puis disparaissent.

Tout le monde se réveille, et on allume la lumière ; surprise ! Nous sommes blancs, verts, rouges, ils nous ont barbouillés de peinture, de dentifrice, de mercurochrome, d'encre verte ! Nous en avons sur les bras, le cou, les mains, le visage, les pyjamas en sont recouverts comme les robes accrochées aux portes manteaux.

Tout le monde est en colère. Les garçons remplissent les sulfateuses, inondent littéralement les assallants, dégonflent les pneus des voitures, dont certains sont entaillés de coups de couteau !

Une autre nuit, je suis réveillée par une formidable explosion et par une lueur aveuglante. Immédiatement, tout le monde est debout. Affolé, un garde de nuit vient nous chercher pour nous mettre en lieux sûrs ; nous sommes attaqués par les Libanais ! nous tremblons de peur, nous nous précipitons aux abris

Là, au bout de cinq minutes, nous constatons que les gens rient, et nous sortons. Nous apprenons que cette alerte est une farce préparée par quelques raverim.

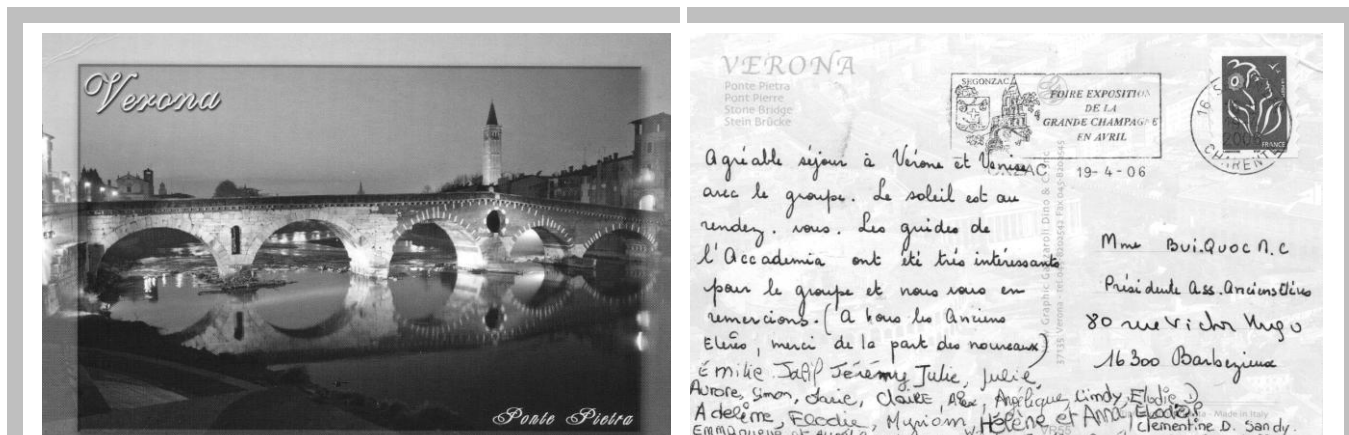
Ils ont mis dans les chambres d'énormes pétards qui lorsqu'ils éclatent donnent la même impression qu'une bombe qui explose !

(Suite dans notre prochain bulletin)

Michelle RICHET

INFOS... INFOS... INFOS...

Voyage en ITALIE - AVRIL 2006



Mesdames Andrieux, Soulat, Marcos, Perez,
Professeurs au lycée Elie Vinet de Barbezieux
ont organisé un voyage en Italie, en Avril 2006, avec quarante neuf élèves.

L'amicale sollicitée pour apporter une petite aide à ce projet, a financé la visite du musée de l'Académie à **Venise**, avec un guide compétent. Les élèves et les professeurs ont eu la gentillesse de nous envoyer une carte postale et une lettre de remerciements.

* * *

L'amicale a apporté une contribution financière pour deux voyages scolaires,

L'un à Londres pour les terminales, en février 2007,
l'autre en Auvergne en Mars 2007.

* * *

Lors de la manifestation « **fête passer la poésie** »,
les lycéens du lycée Elie Vinet pour clore cette animation
ont prévu un lâcher de ballons..

L'amicale s'est associée à eux en leur offrant une bouteille d'hélium qui ont permis aux ballons de s'envoler très haut et très loin, et d'égrainer au gré du vent leurs poèmes.

COURRIER DES LECTEURS

St Germain 19 Avril 2205

Chers amis,

Je viens de recevoir le bulletin de l'amicale des anciens élèves et c'est avec beaucoup de plaisir que je l'ai parcouru dès son arrivée. Une lecture attentive s'impose dès que je disposerai du temps nécessaire.

Pour moi qui suis un « très ancien » ancien élève, le bulletin est un lien avec un passé très cher. Je m'aperçois en consultant la liste des participants que le nombre des noms que je connaissais fond irrémédiablement tous les ans et je déplore toutes ces disparitions.

Toutefois l'entité du Collège, de notre bahut, existe toujours, et si je ne peux mettre une figure face aux noms des actifs, je m'imagine les voir évoluer dans ces cours et ces bâtiments que nous avons bien connus.

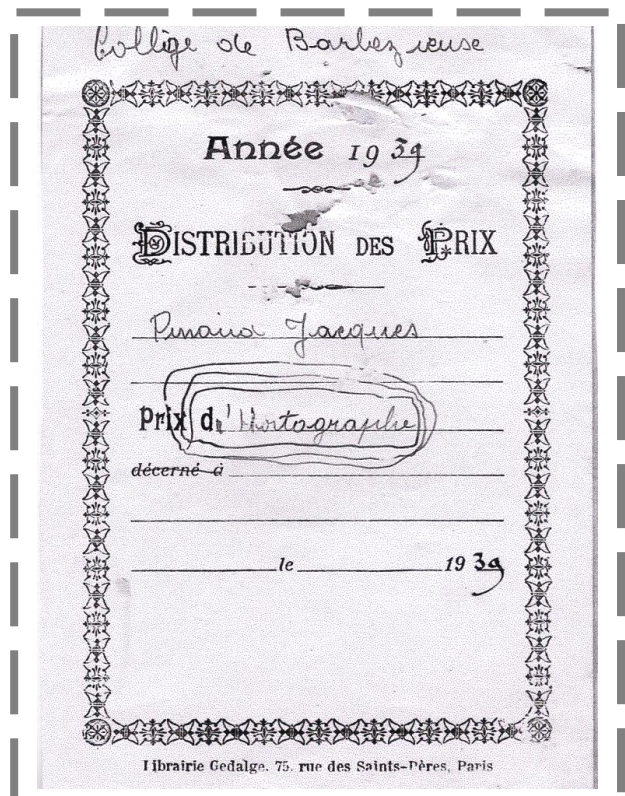
Les générations plus jeunes que les nôtres hésitent à participer à ces amicales d'anciens, qu'il s'agisse d'anciens élèves du collège ou de retraités de diverses activités. Je les plains car l'âge venant, ils se retrouveront très seuls face à une société en évolution de plus en plus rapide à laquelle ils ne comprendront rien et ils n'auront même pas de contacts avec leurs camarades pour parler du temps passé.

Merci à ceux qui tiennent allumée la flamme de l'amicale. Je vous souhaite bon courage pour continuer et vous prie de croire à ma cordiale amitié

Michel Cabillon.

On parle beaucoup des élèves de maintenant, mais je vous fais parvenir ci-joint la photocopie de l'étiquette de mon prix de 1939 (écrite par un surveillant du collège), et qui nous a bien amusés.

Jacques Pinaud



Dans les coulisses d'un autre monde

Je ne voulais pas en faire « toute une histoire », et finalement, je me suis retrouvée en train de dialoguer avec une journaliste de France 2, à la suite d'un coup de téléphone auquel je ne m'attendais plus.

Tout a commencé au cours de l'année 2003, lorsqu'un soir, je regardais l'émission de Jean-Luc Delarue « ça se discute », dont le thème était le « coma ». Très intéressée, ayant moi-même vécu cet état en 1991, je décidai d'écrire à l'adresse indiquée sur l'écran de la télévision, une lettre manuscrite... pas de réponse.

En décembre 2004, à nouveau, j'ai envoyé une lettre, cette fois tapée à la machine à écrire ; Pas de réponse. J'ai pensé que c'était fini et qu'il ne me restait plus qu'à abandonner.

Or, le mercredi 20 Septembre 2006, je reçus un appel téléphonique d'une journaliste de l'émission de Jean-Luc Delarue, « toute une histoire ». Le thème du « coma » était à l'étude, et mon dossier avait été retenu. Depuis le mois de mai 2006, se préparait un nouveau « talk-show » dont l'objectif était « d'aider les gens à mieux se comprendre, dans un climat de tolérance et d'ouverture d'esprit ».

Le mercredi 27 Septembre, nouvel appel téléphonique pour confirmation de mon arrivée à Paris prévue le mardi 3 Octobre 2006. J'étais attendue pour une audition et un enregistrement.

Tout était prévu : ma place dans le train était retenue, mon billet aller-retour et un repas étaient payés par les studios de l'émission. A la gare Montparnasse, un chauffeur de taxi m'attendait en tenant une pancarte où était inscrit mon nom.

Après trente cinq minutes de trajet, nous arrivâmes aux studios « Réservoir Prod », dans le 16^{ème} arrondissement.

Une journaliste charmante, courtoise me reçut ; d'abord elle m'offrit des boissons, puis me fit la visite de la salle d'accueil et du studio d'enregistrement.

Lorsque ce fut mon tour, je suis entrée dans une grande pièce, dans la pénombre, avec beaucoup de projecteurs et de lampes ; au fond, le décor était entièrement blanc et un canapé recouvert de tissu rouge se trouvait sur une petite estrade.

Sur le plateau il y avait quatre personnes : le caméraman, le preneur de son, la journaliste et moi. On fit connaissance, on m'expliqua le déroulement de l'interview, des prises de vues, on fit des essais.

Puis « on tourna » pendant environ vingt minutes. Je me sentais à l'aise, entourée de gens sympathiques, l'atmosphère était détendue, amicale. Dès le départ on est mis en condition, ne serait ce que par l'accueil très cordial.

Il fallait oser parler, et se raconter....

Mardi soir 3 Octobre 2006, je revins très fatiguée dans ma petite bourgade ; partir à Paris pour si peu de temps, moi qui commence à accuser le poids des ans ! Mais j'ai conservé l'enthousiasme de la jeunesse et la curiosité m'a poussée à rencontrer un milieu que j'ignorais. Mais surtout j'ai eu la possibilité d'essayer d'expliquer, de faire comprendre ce qu'était le coma, un état et pas une maladie.

Le mardi 17 Octobre 2006, l'émission qui dure une heure environ est diffusée sur France2 ; je fis deux brèves apparitions de deux minutes à peine ! Quelle déception ! surtout pour les amis et connaissances qui attendaient mon passage. !

Moi, je ne fus pas déçue, je le savais et mon but n'était pas de me montrer ;

Vendredi 20 Septembre 2006, j'ai reçu un DVD, comme on me l'avait promis, accompagné d'un mot de la journaliste qui m'avait prise en charge. C'était en remerciement d'avoir participé à l'émission....

Michelle Patureau

ILS NOUS ONT QUITTES



Michel Vergeraud nous a quittés.

Il était le Président de l'Association des anciens élèves du Lycée Guez de Balzac à Angoulême. Il occupait aussi au sein du Comité directeur de « l'Union des A » les fonctions de secrétaire général, qu'il a assumées avec beaucoup de compétence et de dévouement en dépit, depuis quelques années, d'une pénible et handicapante maladie qui devait lui être fatale.

Il fut pour notre association adhérente de « l'Union des A, » toujours disponible pour aider notre équipe dirigeante.

Nous l'avons reçu lors d'un certain nombre de nos réunions annuelles avec son épouse Françoise Métrasse adhérente fidèle de notre association puisqu'ancienne élève de notre établissement secondaire qu'elle a fréquenté alors qu'il s'appelait encore Collège.

Nous avons eu l'occasion ainsi d'apprécier la franche et courtoise amabilité de Michel prenant part à nos activités comme s'il était lui-même un ancien du Collège.

C'est donc avec beaucoup de tristesse que notre association a appris son décès en Juin 2006 et que nous adressons nos sentiments de sympathie à sa famille.

Pour le signataire de ces lignes, c'est un ami de plus qui malheureusement disparaît et il tient à redire à Françoise, courageuse dans la douloureuse séparation qui l'éprouve, toute la peine qu'il veut partager avec elle et sa famille.

Francis Gilard.

Yves Nau

Nous avons appris avec peine le décès d'un très fidèle amicaliste, Yves Nau, en février 2007.

Nous exprimons notre grande tristesse à sa famille et nos très vives condoléances.

La Marguerite des Marguerites

J'aurai donc obtenu un sursis, un petit rajout de vie,
pour pouvoir évoquer celle qui fut la confidente et la plus fidèle des Amis,
qui comprenait tout et pardonnait tout

Marguerite, c'est une fleur modeste, discrète,
qui ne cherche pas, comme la rose, à éclipser toutes les autres par son éclat.
Ce prénom ne pouvait pas mieux désigner l'Amie que nous aimions tous.

Elle fut « la petite Marguerite » de notre enfance,
« La Marguerite Reine » de notre adolescence,
« La Marguerite des Marguerites » pour notre ami, Claude Bordier,
avec lequel elle fonda une grande famille très respectée en son Barbezieux natal.
Le centre de la fleur apparaît comme un grand soleil doré
qui lancerait ses longues et fines pétales tout autour
ainsi que des rayons discrètement colorés.

Pour nous tu resteras la plus belle des fleurs,
celle qui partagea notre vie au Collège
avec tous ses tracas scolaires mais aussi ses moments de « rigolade ».
Plus tard la libraire que tu étais devenue saura conseiller ses clients :
qui a beaucoup lu peut avoir beaucoup retenu.
Après ton mariage tu auras de nombreux enfants, tu seras celle qui reste
dans l'ombre mais qui est toujours là pour comprendre, accompagner,
soutenir, protéger les plus faibles et les plus fragiles.
Marguerite, tu as eu une longue vie, bien remplie, qui t'honore,
Ma femme et moi nous avons fait avec toi un long parcours,
dont le souvenir nous est précieux :
Marguerite Bordier - Morillon, ce nom restera gravé en nous.



Henriette et Jean Moreau

Marguerite Morillon (au centre)
Avec ses meilleures amies
Colette Puygauthier assise à gauche.
Au dessus Henriette Briand (Bonnaud)
On reconnaît François Fontaine et Paul Réaud.

COMITE DE L'AMICALE - année 2007

Présidents d'honneur

- M. GILARD Francis Bécheresse 16250 Blanzac
- Mme VENTHENAT Madeleine 16120 Bassac

Président de droit

- Mme LAFERRERE Maylis Proviseur lycée Elie Vinet 16300 Barbezieux

Présidente

- Mme BUI QUOC Marie-Claude 80, rue victor hugo 16300 Barbezieux

Vice-présidents

- M. NIVET pierre Ozillac 17500 Jonzac
- M. BREDON Pierre Chez Souchet 16120 Touzac

Secrétaires

- M. VERNINE Francis 4, rue des Basses Doves 16300 Barbezieux
- Mme TURPIN Marie-Claire 20, rue du Docteur Meslier 16300 Barbezieux

Trésoriers

- M. MEURAILLON André L'Oisillon 16300 Barbezieux
- Mme ROUSSILLON Josette 19, rue d'Hunaud 16300 Barbezieux

Membres

- M. BOISNIER François 1, av du général de Gaulle 16300 Barbezieux
- M. COUILLAUD Gérard Motard 17520 St Ciers Champagne
- M. GIRARD Guy La font Maçon 16360 Reignac
- Mme JARDRY Suzette Saint Seurin 16300 Barbezieux
- Mme LASSIME Annie 16300 LAMERAC
- Mme MALLET Claudette Moulin des Terrodes 16300 Chalignac
- M. MENANTEAU Pierre 27, av. du général de Gaulle 16300 Barbezieux
- Mme MAILLET Hélène 45, avenue Félix Gaillard 16300 Barbezieux
- Mme MERTZ Simone 3, rue du 8 mai 16300 Barbezieux
- Mme PATUREAU Michelle La Tortre 16360 Condéon

LISTE DES ANCIENS ET ANCIENNES ELEVES

Adhérent à l'amicale

NOM	NOM de jeune fille ou/et prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mlle ANDURAND	Josette	54-61	Professeur	109, rue de Bavière 16300 BARBEZIEUX
Mme ARNAUD	GAUTHIER Micheline	EPS lycée 37-44	Institutrice	60, route de Jonzac 16300 BARBEZIEUX
Mme ARSICAUD	DESMIER Marie-Thérèse	EPS 40-45	Receveur PTT	Chez Doublet 17520 NEUILLAC
M. AUDEBERT	Jean		Professeur EPS	4, rue du Petit Moulin 17680 SAINT SORNIN
M. AUDEMARD	Jacques	59-61	Pharmacien	Deuille 16130 SEGONZAC
Mme AUDEMARD	BONNAUD Marie Danièle	58-63	Kinésithérapeute	
Mme AUSONE	MARCEAU Suzanne	EPS 45-51	Clerc de notaire	Fontclose 16300 BARBEZIEUX
M. BANCHEREAU	François	Lycée 89-92	Professeur	42, avenue Gambetta 33350 CASTILLON LA BATAILLE
M. BARONNET	Jean	Collège 39-43	Conseiller agricole	La Champagne 17270 St MARTIN D'ARY
Mme BARONNET	RAUD Andrée	EPS 39-44		
Mme BATTU	ROY Claudine	49-57	Directrice d'école	6, rue Coustou 92160 ANTHONY
M. BELIER	Christian	59-66	Agriculteur	Guimps- 16300 BARBEZIEUX
M. BERGERON	Jean	Collège 40-46	Sous Préfet retraité	Logis de Luchet 16300 CRITEUIL LA MAGDELEINE
Mme BERGERON	THILLARD Monique	40-44	Exploitante agricole retraitée	Chez Merlet - Verrières 16130 SEGONZAC
Mme BERRIT	BORDIER Hélène	Collège 34-41		13, allées des Genêts, La Hume 33470 GUJAN-MESTRAS
M. BETTANCOURT	André	40-45	Employé de banque	17, rue Arthur Rimbaud 93300 AUBERVILLIERS
M. BLANLŒUIL	Teddy	Collège 31-35	Tailleur	13, rue Henri Fauconnier 16300 BARBEZIEUX
M. BOBE	Jacques		Ancien directeur de banque	41, rue Paul Abadie 16000 ANGOULEME
M. BOISNIER	François	Collège 41-51	Directeur général de banque	1, av. Général de Gaulle 16300 BARBEZIEUX
M. BORDES	Jean-Michel	54-61	Retraité proviseur	Le petit Maine Péreuil – 16250 BLANZAC
M. BORDIER	Philippe	64-72	Chef produit (Air France)	40, rue des Abbesses 75018 PARIS
Mme BOULESTREAU	Paulette			53, avenue Félix Gaillard 16300 BARBEZIEUX

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
M. BOURDARIAS	Jean-Jacques		Professeur EPS	BP 173 97605 PASSAMAINTY MAYOTTE
Mme BOURDARIAS	MICHELON Françoise	Lycée 63-67	Professeur EPS	20, rue C.-Demarçay, Nanteuil 86440 MIGNÉ AUXANCES
M. BOURDIL	Jean-Louis		Fiscaliste international	5, bd Arthur Verdier 17000 LA ROCHELLE
Mme BOUTIN	GLUMINEAU Mauricette	68-73	journaliste	La Petite Servante 16360 CONDÉON
M. BOUYAT	Marcel	Collège 33-38	Consul adjoint à Lagos (ER)	7, rue Martini 16300 BARBEZIEUX
M. BREDON	Pierre Yves	Lycée 56-61	Viticulteur	Chez Souchet 16120 TOUZAC
M. BRILLANT	Gaston	Collège 33-38	Journaliste	9, rue de la Madeleine 28200 CHATEAUDUN
Mlle BRILLET	Nicole	Lycée 58-66	Directrice de l'ens. catholique. de Char.	Lagarde sur le Né 16300 BARBEZIEUX
Mme BUI -QUÔC	BORDES Marie-Claude	58-65		80, rue Victor Hugo 16300 BARBEZIEUX
M. BUI -QUÔC	Sébastien	89-91	Professeur d'anglais	61, avenue de Bohème 16440 MOUTHIER/BOEME
Mlle BUI -QUÔC	Séverine	91-94	Professeur d'allemand	80, rue Victor Hugo 16300 BARBEZIEUX
M. CABILLON	Michel	Collège 36-43	Ingénieur principal SNCF	12, rue Robereau 78100 ST GERMAIN -EN -LAYE
Mme DROMARD	MESLIER Mary	58-65		17210 - CHEVANCEAUX
Mme CARDINAUD	ROY Monique		Directrice Foyer Personnes Agées	7, chemins des Pilards 16300 BARBEZIEUX
M. CHAILLÉ DE NÉRÉ	Joël	Lycée 56-63	Cadre banque	12, rue de l'Avenir 92260 FONTENAY-AUX-ROSES
Mme CHANTON	JONCHERE Josseline	Lycée 57-64	Gestionnaire de collège	1, chemin de Coteaux 86500 MONTMORILLON
Mme CHARBONNEAU	NAU Madeleine	Collège 28-40		7, rue Nicolas Houël 75005 PARIS
M. CHASSAIGNE	Guy	Lycée 39-46	Conservateur des hypothèques	Les Auberts St Palais de Négrignac 17210 MONTLIEU LA GARDE
M. CHAUMETTE	Gérard	Collège 39-40	Editeur d'objets d'art	21, rue Charles Fourier 75013 PARIS
M. CHEISSON	Jean-Claude	Lycée 50-57	Professeur des Ecoles	Chez Baron 16300 BARBEZIEUX
Mme CHENUDIERAS	GARDE Françoise	Collège EPS 43-49	Négociant	33, rue d 'Humaud 16300 BARBEZIEUX
M. CHESSON	Maurice	LYCEE 54	Retraité enseignant	Place du Porche 11240 GRAMAZIE
M. CHEVRIER	Michel	Lycée 57-64	Ingénieur agronome	27, route de Châteauneuf 16440 NERSAC
Mme CONSTANT	Francine	Collège EPS 50-56	Cadre Comptable	12, rue sadi Carnot 16300 BARBEZIEUX
Mme COUDERC	ROBIN Jacqueline	Collège 46-53	Directrice d'école	50, rue Jenner 75013PARIS

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
M. COUILLAUD	Gérard		Viticulteur	Motard 17520 ST CIERS CHAMPAGNE
Mme COUSTÉ	Christiane		Employée de bureau	2, allée Paul Langevin 77420 CHAMPS/MARNE
M. COZET	Guy	Collège 42-50	Attaché de direction	16, rue Georges Melies 33700 MÉRIGNAC
Mme DAMÉ	DAMOUR Fernande	EPS 36-40	Infirmière RATP Insp. adj.	28, avenue Pasteur, Cité Verte 94250 GENTILLY
M. DAMOUR	Jean-Claude	Collège 47-54	Instituteur	Chez Charles, St Laurent des Combes 16480 BROSSAC
Mme DEBONO	LAZZERI Raymonde	58-65	Employée de mairie	61, rue des Chardonnerets 16300 BARBEZIEUX
DELAGE	Yvan	1964-1967	Retraité banque	Le Maine Gassaud 16360 CONDEON
Mme DELAHAYE	DUMONT Françoise	60-65	Agent assurance	17, bd Gambetta 16300 BARBEZIEUX
Mme DELAS	URBAIN Anne-Marie	45-52	Professeur	21, rue Maurice Guerive 16300 BARBEZIEUX
Mme DUMON	PINEAU Lucie	EPS 39-44		Le Pible- 16130 SEGONZAC
Mme DURAND	BOUCHERIE Françoise	58-67	Diététicienne	6, rue Millière 33000 BORDEAUX
M. FALBET	Ivan	Collège 39-42	Ingénieur E.C.E.	4, av. de la Terrasse 95160 MONTMORENCY
M. FAUCONNIER	Roland	Collège 39-42	Agronome retraité	1, rue Rousselet 75007 PARIS
M. FAUCONNIER	Daniel		Retraité ingénieur agro	25, rue François Rabelais 64500 St Jean de Luz ou Le crut – 17210 ST PALAIS DE NEGRIGNAC
Mme FLEURY	CIRAUD Jany	EPS collège 46-54	Professeur d'anglais	12, avenue du Général Leclerc 92340 BOURG-LA-REINE
M. FORGET	Guy		retraité	40, av. Félix Gaillard 16300 BARBEZIEUX
M. FOURNET	Michel	Collège 32-38	Artisan couvreur zingueur	25, rue Roger Bonnet 16000 ANGOULÊME
M. FROUARD	Jean-Yves	58-64	Conseiller agricole	Rue Albert Moreau 16450 SAINT-CLAUD
Mme GALLET	PEROCHON Monique	Collège 46-55	Contrôleur au PTT	La Boucaudais 35830 BETTON
Mme GALLUT	HENRI Paulette	EPS 43-47	Chef sec. France Télécom	Le Petit Terrier 16360 REIGNAC
M. GARDRAT	Michel	42-45	Vétérinaire	3, rue de Royan 17250 ST PORCHAIRE
Mme GARNIER	DELOMENIE Monique	57-65	PEGC	16, rue Pierre Viala 16130 SEGONZAC
Mme GAUDIN	Lucienne			12, rue du Pontreau 86000 POITIERS
M. GAUTRIAUD	Paul	EPS 36-40	Aviculteur viticulteur	Le Carrefour – St Palais de Negrignac 17210 MONTLIEU-LAGARDE
Mme GEORGET	BEYRIERE Raymonde	27-34	Professeur	Résidence Le Cercle 14, Bld des Oiseaux 69 580 STHONNAY CAMP
Mme GEZE	CHAILLÉ DE NERE Annie	57-65	Institutrice spécialisée	Chemin de Maisonneuve 86800 SEVRES ANXAUMONT
M. GILARD	Francis	Collège 36-44	Conseiller à la Cour d'appel de Poitiers	Bécheresse 16250 BLANZAC

NOM	NOM de jeune fille ou/et prénom	Années scolaires	profession	adresse
M. GINESTET	Jacky	50-55	Prof. des Sces Econ. et Soc.	13, bd des Ecasseaux 16340 - ISLE D'ESPAGNAC
Mme GINESTET	DEVALLAND M. Jeanne	53-60	Enseignement	13, bd des Ecasseaux 16340 ISLE D'ESPAGNAC
M. GIRARD	Guy	56-64	instituteur	La Font Maçon 16360 REIGNAC
M. GORET	Gérard	Collège 43-51	Commerçant	11, rue Albert-Nouel 16300 BARBEZIEUX
Mme GORET	BREGEAT jachie	EPS 46-51	Commerçante	
Mme GRAVELLE	MERCIER Huguette	43-50	Retraitée	43, rue Sadi Carnot – apt 212 16300 BARBEZIEUX
Mme GUILLON	Anne-Marie	57-59	Professeur	5, rue Porte Oiseau St Dye/Loire 41500 MER
M. GUSTIN	Yves	33-40	Instituteur	7B, rue des Mille fleurs 17137 NIEUIL /MER
M. HARMAND	Michel	79-80	Professeur	29, rue Charles 16230 MANSLE
Mme JARDRY	BARUSSEAU Suzette	50-54	Professeur d'anglais Retraitée	Saint Seurin 16300 BARBEZIEUX
M. JAY	Robert	Collège 28-42	Chirurgien dentiste	99 ter, rue Robespierre 33400 TALENCE
Mme JAY	RIEHL Charlotte	Collège 39-40	Chirurgien dentiste	
Mme JOHNSON	DUCROS Christiane		Maître de conférence retraitée	146, avenue le ru-Rollin 75011 PARIS
M. LADURE	Pierre	Lycée 60-64	Cadre de banque	3, av. du Mont Bâti 78160 MARLY LE ROI
Mme LAHITTE	PEIGNON Noëlle	Collège 56-63	Sténo dactylo	22, rue du Canada 17000 LA ROCHELLE
Mme LAMAZEROLLES	MARRAUD Michelle	65-73	Commerçante	2, rue du Minage 17130 MONTENDRE
Mme LAMBERT	DURAND Marie-Hélène	Collège 58-65	Pharmacienne	58, avenue de Mérignac 33700 MÉRIGNAC
M. LANDRY	Pierre Mathurin	Collège 40-50	Médecin	Place de l'Horloge 16360 BAINES- Ste RADEGONDE
Mme LASSIME	MOULINIER Annie	57-65	Gestionnaire	Les Garniers 16300 LAMERAC
Mme LEFOULON	BRIAUD Josiane		Assistante dentaire	Le Mas de la Chagnasse 16300 LACHAISE
Mr LEGER Patrick				Les Arpins 16300 VIGNOLLES
Mme LEGER	PERROCHON Geneviève	60-66	Viticultrice	Bois Noir, St Bonnet 16300 BARBEZIEUX
M. LELOUEY	Michel			720, chemin des Argelas 06250 MOUGINS
Mme LOCUSSOLLE	NÉBIOSO Paulette	Lycée 56-62		6, rue de New York 16100 COGNAC

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
M. MAGUIS	Guy	Lycée 56-65	Comptable	17 Leigat – 33710 BOURG/GIRONDE
M. MAILLET	Alban	Collège 39-46	Viticulteur	45 Avenue Félix-Gaillard 16300 BARBEZIEUX
Mme MAILLET	PERRIER Hélène		Secrétaire d'administration.	
Mme MALLET	DAVIAS Claudette		Institutrice	Moulin des Terrodes 16300 CHALLIGNAC
Mme MARRAUD	LEGER Christine			28, avenue de Paris 17210 CHEVANCEAUX
M. MASSÉ	André	Collège 35-40	Directeur de sociétés	21, rue Laennec 06800 CAGNES-SUR-MER
M. MATHIEU	Maurice	40-46	Chef d'établissement	Résidence La Madeleine 22, av. de la Libération 86000 POITIERS
M. MAYOU	Michel	Collège 45-52	Principal de collège	9, Les Hulinières 50300 LE-VAL SAINT PÈRE
M. MENANTEAU	Pierre		Général CR.	27, av. Général de Gaulle 16300 BARBEZIEUX
Mme MENAUD	OIZEAU Pierrette	58-67	Laborantine	149 route du Val de Charente, Bussac/Charente 17100 SAINTES
Mme MERTZ	VERGER Simone	EPS collège 46-54	Institutrice	3, rue du 8 mai 16300 BARBEZIEUX
M. MEURAILLON	André	56-64	Directeur de banque	Terre de l'oïsson 16300 BARBEZIEUX
Mme MONJOU	VENTHENAT Colette			1, rue Montaigne 33000 BORDEAUX CAUDERAN
M. MONJOU	Guy	Lycée 47-53	Enseignant	42, avenue Jean Monnet 16370 CHERVES RICHEMONT
M. MOREAU	Jean		Enseignant	28, bd Chabasse 16000 ANGOULÈME
Mme MORILLON	BERRIT Jeanne	EPS 36-40	Sage femme	27, rue Sadi Carnot 16300 BARBEZIEUX
Mme NAU	Adrienne	Collège 27-35	Dir. de pouponnière	7, rue Nicolas-Houel 75005 PARIS
Mme NAU	ROBERT Danièle	58-64	Agricultrice	Chez Texier Reignac 16360 BAINES
Mme NAU	TEXIER Henriette	Collège 36-43		Teurlay Clérac 17270 MONTGUYON
M. NAU	Bernard	62-67	Médecin	11, av. du 10 Mars 1962 17500 JONZAC
Mme NAU	GAUTRIAUD Annie	65-70	Médecin du travail	11, av. du 19 Mars 1962 17500JONZAC
Mme NAUDIN	BABIÈRE Maryse	Collège 42-49	Boulangère	20, route de Cognac 16130 GENSAC LA PALLUE
M. NIVET	Pierre	Collège 36-43	Médecin	17500 OZILLAC
Mme PALIN	Annie			84, Grand Rue 16360 VILLEBOIS LAVALETTE

NOM	NOM de jeune fille ou/et Prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mme PATUREAU	Michelle			La Tortre 16360 CONDEON
M. PAUQUET	Bernard		Médecin	2, rue Maurice Guérive 16300 BARBEZIEUX
M. PERRIN	Michel	49-56	Ingénieur météo	BP 13664 98717 PUNAAUIA Tahiti French Plynésie
Mme PIGNON	Andrée			26, rue du Général Roguet 92110 CLICHY
Melle PINARD	Anne-Claire	1995-1998	Professeur E..P.S.	43, rue Henri Fauconnier 16300 BARBEZIEUX
M. PINAUD	Jacques	Collège 38-45	Ingénieur divi. météo	75 Avenue des Tilleuls 17200 ROYAN
Mme PINAUD	FOURNET Henriette	Collège 42-47		
M. PINAUD	Yves	Collège 36-43	DDE Ingénieur chef	18, rue du Cygne 37000 TOURS
Mme POMPIGNAT	Ginette	Collège 43-49	Professeur	28 bis, rue de Beaumont 16800 SOYAUX
M. POUGET	Alain	Lycée 59-60	Médecin	35, bd Champlain 17200 ROYAN
Mme POUPRY	Monique	56-63	Psychiatre	13, rue Brantôme 87100 LIMOGES
M. RABOIN	Rémy -Yves	43-50		11, rue du Général Gouraud 67000 STRASBOURG
Mme RAMBAUD	Jeanne	Collège 44-50	Directrice Maison de Retraite	46, av. de la République - 17210 MONTLIEU-LA-GARDE
M. RAUTURIER	Michel	69-75	Directeur Export	Terrier et Versennes Salles 16300 BARBEZIEUX
M. RAYNAL	Michel	Collège 39-43	Instituteur	29, rue de la République 16300 BARBEZIEUX
Mme RAYNAL	DRILHON Anne-Marie	EPS 43-50	Institutrice	
Mme REAL	RENARD Hélène			3, place de l'Église 17270 NEUVICQ
Mme REY	NAULET Jacqueline	EPS lycée 50-55	Institutrice	54, av. Félix-Gaillard 16300 BARBEZIEUX
M. REYNAUD	Dominique	65-72	Médecin	48, rue des Fosses 16200 JARNAC
Mme REYNAUD	COIFFARD Marie-Line	66-73	Députée	
M. RIGOU	Michel	Collège 38-45	Vétérinaire	Pleine Selve - Bel Air 33820 PLEINE SELVE
M. ROLLAND	Guy	Lycée 55 et 60-62	Professeur EPS	Les terres de l'oïsson 16300 BARBEZIEUX
Mme ROUSSEAU	DIEU Solange	Lycée 60-64	Secrétaire	16, avenue Aristide Briand 16300 BARBEZIEUX

NOM	NOM d'élève fille ou/et prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mme ROUSSILLON	ROYER Josette	Lycée 60-65	Secrétaire adm. Milieu hospitalier	19, rue d'Hunaud 16300 BARBEZIEUX
M. SAUVAITRE	Daniel			LeTastet- 16360 REIGNAC
M. SERVANT	Jacques	Collège 21-30	Pharmacien biologiste	8, rue de la Closerie 78240 CHAMBOURCY
Mme SERVANT	Josette			14, rue Gramme 75015 PARIS
Mme SUDRET	BON Denise	34-40	A.A.P. des impôts	23, av. de Lattre de Tassigny 33400 TALENCE
M. SUDRET	Philippe		Gérant de sociétés	BP 58 - 214, cours Gambetta 33400 TALENCE cedex
Mme TERAÏ	Suzanne	Collège 27-32	Dir. école de chimie- biologie	4, rue Louis Codet 75007 PARIS
Mme TEXIER	Marie-Claude	58-65	Enseignante	Rce Galilée 49 4, rue Pierre Paul Riquet 33700 MERIGNAC
Mlle THOMAS	Madeleine	EPS 35-39	Retraitée	9, rue du 11 Novembre 16300 BARBEZIEUX
M. TILHARD	Jean-Louis	Lycée 57-65	Prof. agrégé d'histoire	1, rue Froide 16000 ANGOULÊME
M. TROCHON	Michel	43-55	Pharmacien	4, allée des Vagues 17200 ROYAN
Mme TROCHON	LEMAIGRE Eliane			
M. TURCOT	Jean	Lycée 39-51	Officier général	Bretagne 1 - Rés. du parc de Lormuy 91240 SAINT-MICHEL-SUR-ORGE
Mme TURPIN	PHÉLIPPEAU Marie- Claire	Lycée 56-65	Employée de banque retraitée	20, rue D'-Meslier 16300 BARBEZIEUX
Mme VENTHENAT	BOISSON Madeleine			Talanche- 16210BAZAC
M. VERDAUT	Jean-Claude		Horloger	31, rue Marcel Jambon 16300 BARBEZIEUX
Mme VERGERAUD	METRASSE Françoise		Chirurgien dentiste retraitée	39, route du Mas 16710 SAINT- YRIEIX
M. VERNINE	Francis	Col. lycée 48- 58	Représentant retraité	4, rue de Basses Doves 16300 BARBEZIEUX
Mme YONNET	BORDES Suzanne	Collège 43-49	Secrétaire mairie Caissière C.E.P.	Rue de l'Etang Vallier 16480 BROSSAC

SYMPATHISANTS

NOM	NOM de jeune fille ou/et prénom	Années scolaires	Profession	Adresse
Mme DUPONT	GUIROY Elisabeth			L'orée du Bois 157, rue Joliot Curie 69000 LYON
Mme LESTABLE	Nicole			8, Impasse Berthus Chaillonnais /Médis 17600 SAUJON
Mme MOREAU	DE LA HOUSSAYE Henriette		Retraîtée éducation nationale	28, boulevard Chabasse 16000 ANGOULEME
Mme PINEAU	madeleine			3, rue de la Chênais 33170 GRADIGNAN
Mme RIGOU	Jeanne			52, rue André Messager 33400 TALENCE

Depuis le 1^{er} janvier 2004 le bureau de l'amicale accepte de nouveaux adhérents qui ne sont pas d'anciens élèves du collège, des EPS ou du Lycée de Barbezieux.
 Nous accueillons avec plaisir ces « SYMPATHISANTS » (conjointes d'anciens élèves, professeurs, agents administratifs, autres...) qui reçoivent les mêmes prestations pour les mêmes cotisations que les adhérents.




AUBERGE DU CHATEAU

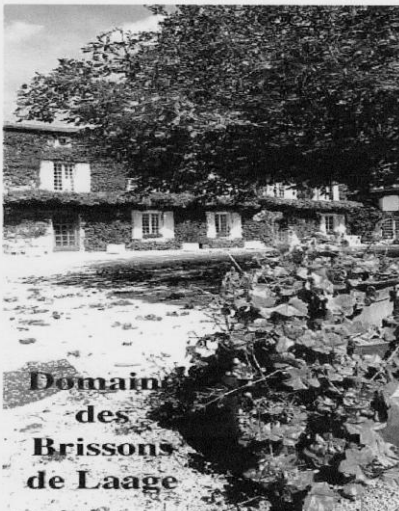
Toutes réceptions

Traiteur en extérieur

Restaurateur de la Foire


Place du Château - 16300 BARBEZIEUX
 Tél. 05.45.79.02.02 - Fax 05.45.79.02.03



Domaine
des
Brissons
de Laage

Domaine des Brissons de Laage
 Famille Bertrand
 Propriétaires – Viticulteurs
 17500 Réaux



Tél. : +33 (0) 546 48 09 03
 Fax : + 33 (0) 546 48 15 46
 e-mail : bertrand@wanadoo.fr